

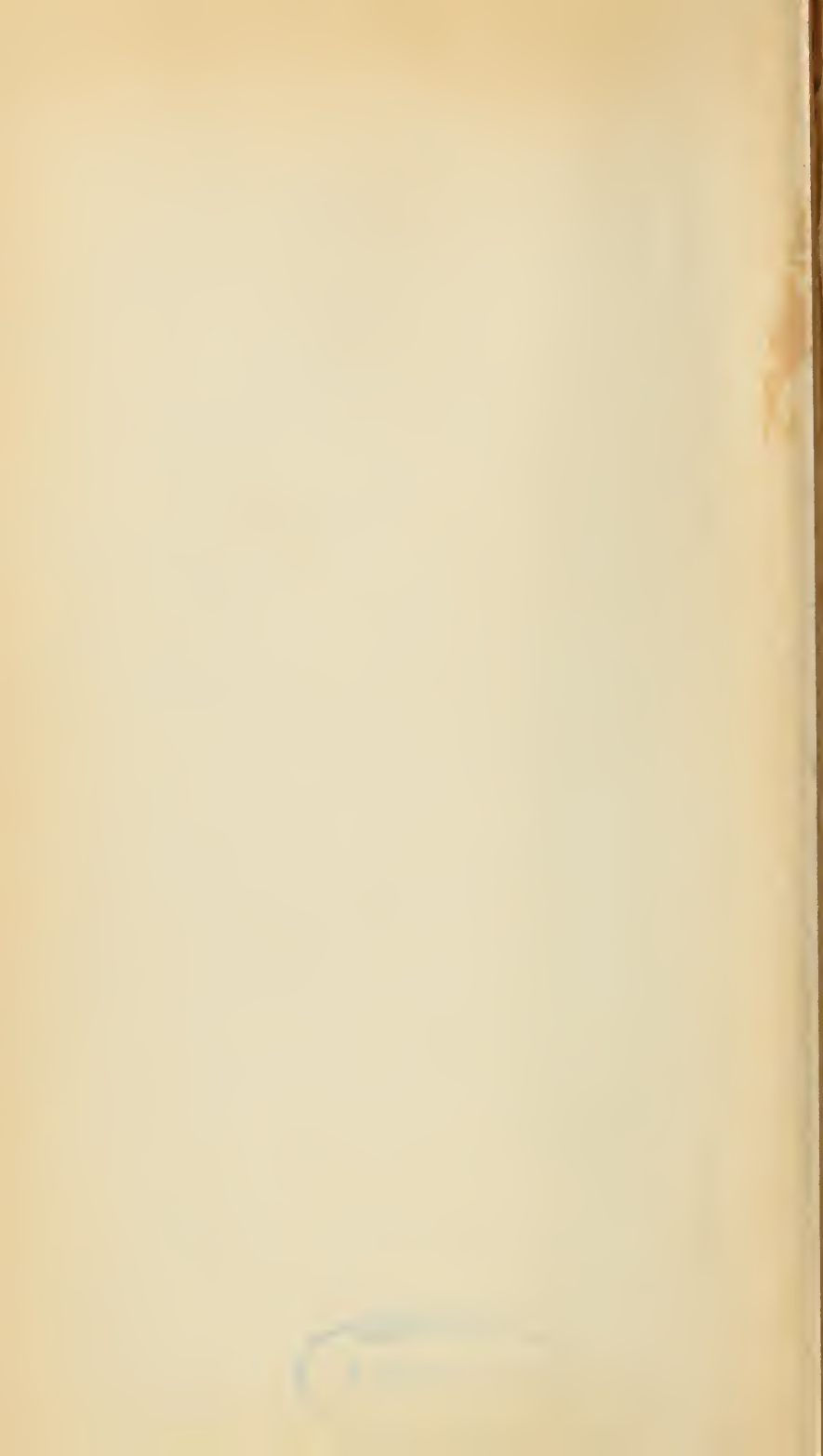
U d/of OTTAWA



39003002461886



Universitas
BIBLIOTHECA
G...



LES FÉERIES

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Nature.
La Chanson des Étoiles.
La Vie et la Mort.
Poèmes Fantasques.

ROMANS

Moune.
L'Amour d'Annette.
Fantasmagories.
La Mascarade.
Possédée d'Amour.
Le Satyre.
Simple.
Mademoiselle Azur.
La Rose de Grenade.
La Chevelure de Madeleine.
L'Amant honoraire.
Le Cœur de Régine.
Ame fleurie.
La Demoiselle à l'ombrelle mauve.

Yan. (*Collection Ollendorff illustrée.*)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous le
pays y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, éditeur, 28 bis, rue
de Richelieu, Paris.

JEAN RAMEAU

Les Féeries

DEUXIÈME ÉDITION



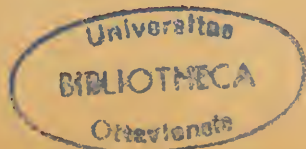
PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1897

Tous droits réservés.



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PQ
2385
. R3F4
1897

I

LA BLONDE ZULIMÉ

Au général Février.

LA BLONDE ZULIMÉ

I

Très loin, très loin, dans un pays très beau, très beau,
Étaient trois monts plus noirs que l'aile du corbeau
Avec trois pitons blancs comme trois cols de cygne.
Et ces trois monts avaient la puissance maligne
De retenir près d'eux les gens qui les voyaient.
Leurs contours tant plaisaient, leurs pics tant chatoyaient,
Leurs flancs mystérieux dégageaient de tels charmes
Que les yeux des agneaux se remplissaient de larmes,
Que les pasteurs joignaient leurs mains, et qu'étonnés,
Tous ceux qui passaient là, pauvres ou fortunés,

Y demeuraient, dans une extase inépuisable,
Puis tombaient, tour à tour, morts de faim, sur le sable.

Or, la fille du Roi, la blonde Zulimé
Dont le sourire semble une aurore de mai,
Dont le sein fait pâlir la lune qui se lève,
La blonde Zulimé, rôdant de grève en grève,
Du côté des trois monts, un matin, se perdit.
Désespéré, le Roi cria : « Je suis maudit !
Ma fille va mourir. Holà, mes gens de guerre !
En selle ! Partez tous vers les Monts, ventre à terre !
Partez et rendez-moi l'infante Zulimé
Dont le sourire semble une aurore de mai,
Dont le sein fait pâlir la lune qui se lève ! »
Mais en vain il commande, et gronde, et prend son glaive :
Aucun guerrier ne veut s'approcher des Monts noirs.
Alors il part, fouillant masures et manoirs
Et prisons, pour trouver un laboureur, un prince,
Un condamné qui daigne, au prix d'une province,
Lui sauver son enfant : et nul n'accepte encor.
« Menez-moi mon cheval caparaçonné d'or ! »
Clame-t-il. Le Roi monte en selle et trotte, trotte,

A travers champs et bois et villes, vers la grotte
Où reste Alvar, le barde au luth mélodieux
Dont les vers sont si beaux qu'ils font rêver les dieux,
Si purs qu'ils font s'ouvrir les fleurs dans les prairies,
Et si touchants que les colombes attendries
Accompagnent ses pas tout le long des chemins
Et viennent, quand il dort, se poser sur ses mains.

Le Roi lui dit : « Alvar, Zulimé, ma jolie,
A vu les Monts ; va la sauver, je t'en supplie.
Va la sauver avec tes vers miraculeux ;
Chante-lui tes chansons, dis-lui tes contes bleus,
Touche ton luth sonore avec un doigt bien tendre
Pour qu'elle se retourne et soupire à l'entendre,
Pour qu'elle te regarde et que ses yeux en pleurs
Se détachent enfin des Monts ensorceleurs.
Oh ! chante alors, module une chanson divine
Et reviens doucement, de ravine en ravine,
En égrenant les sons de ton luth renommé.
Et, comme une colombe au col blanc, Zulimé,
Ma Zulimé suivra tes pas, l'âme ravie,
Et nous te bénirons, Alvar, toute la vie !

Pars ! Et mets par prudence un bandeau sur tes yeux
Afin de ne pas voir les Monts pernicieux !
Pars ! Nous te donnerons un char rempli d'or !

— Sire —

Dit Alvar à son Roi — je ne veux qu'un sourire
De celle qui se meurt pour prix de son salut. »
Puis il partit vers les Monts noirs avec son luth.

II

De plaines en coteaux et de forêts en roches,
Il alla. Puis, sentant que les Monts étaient proches,
Il se mit un bandeau sur les yeux et chanta.
« Zulimé ! » clama-t-il. Et l'écho répéta :
« Zulimé ! Zulimé ! » sur les cimes lointaines.
Et cet appel était si doux que les fontaines
Arrêtaient leur murmure afin d'entendre mieux.
Sept fois il dit ce nom dans l'air silencieux ;
Puis une voix menue, argentine et légère
Comme un souffle du soir qui frôle une fougère,

Demanda :

« Qui m'appelle avec ce ton touchant ?

— O Zulimé ! gémit Alvar en s'approchant ;
Que votre voix est faible ! Encore une journée
Et vous mouriez devant les Monts, infortunée !
Mais je viens vous guérir et vous délivrer d'eux,
Je viens vous arracher à leur pouvoir hideux ;
Levez-vous ! mon luth frêle aux trois cordes ténues
Va vaincre ces trois pics qui plongent dans les nues
Et leur ravir, avec un quatrain bien rythmé,
Comme un papillon bleu, l'âme de Zulimé. »

Et le barde entonna ses plus beaux chants pour elle.

Jamais cygne mourant, plaintive tourterelle,
Biche menant ses faons espiègles au ruisseau,
Lionne au cœur percé pleurant son lionceau,
Tigre amoureux faisant des bonds vers sa tigresse,
N'eurent des cris d'horreur, de gloire ou de tendresse
Plus troublants que les vers du poème enflammé
Qu'Alvar dit sur son luth pour sauver Zulimé.

« Oh ! comme votre chant est beau ! » soupira-t-elle.

Et sa main se tendit vers celle d'Alvar, telle
S'appuie une liane en fleurs sur un bambou.
« Altesse, dit le barde en pliant un genou,
Si vous trouvez mon luth plaisant, ma voix sonore,
Il faut me suivre, afin de les entendre encore !
Venez ! Je vais vous rendre à votre père en pleurs ! »
Et son luth lui jeta des appels enjôleurs,
Sa voix rendit l'essor à ses strophes ailées.
Et tous les rossignols arrivaient des vallées .
Pour apprendre sa pure et vibrante chanson.
Attentif, un serpent leva sur un buisson
Sa tête plate ; un roc, pleurant des gouttes claires,
Lui jeta sur le front des brins de capillaires ;
Un filet d'eau s'en vint baigner ses pieds meurtris
Et, là-haut, les trois Monts eux-mêmes attendris
Devaient pencher leurs pics comme trois têtes blanches ;
Et le sol, pour le voir, se couvrait de pervenches
Doucees comme des yeux d'enfant émerveillé ;
Et Zulimé, tournant son visage mouillé,
Ouvrit ses deux bras nus avec un trouble extrême
Et dit : « Alvar, je vais vous suivre, je vous aime ! »

A ces mots il trembla ; puis, enthousiasmé :

« Quoi ? la fille du Roi, la blonde Zulimé
Dont le sein fait pâlir la lune qui se lève,
Aimerait un joueur de luth ? Oh ! non, je rêve ! »
S'écria-t-il. Et, dans un geste glorieux,
Il ôta brusquement le bandeau de ses yeux.

« Alvar ! que faites-vous ? » dit l'infante alarmée
En lui fermant les yeux de sa main parfumée

Mais il était trop tard : il avait vu les Monts.

Aussitôt son regard s'étoila, ses poumons
Se gonflèrent, ses mains se joignirent, pieuses.
Le jour mourait et les trois cimes radieuses,
Transperçant un nuage aux bords incandescents,
Semblaient trois flèches d'or dans le ciel plein d'encens.
Alvar pâlit.

« Pitié ! — dit-il — faites-nous grâce,
Pics dont la majesté sublime nous terrasse !
Pitié ! je ne veux pas mourir ; je suis aimé
De la jolie et douce infante Zulimé ;

Je serai roi, j'aurai légions et ministres ;
Laissez-nous repartir ensemble, ô Monts sinistres !
— A quoi bon les prier, Alvar ? Ils nous tueront ! »
Balbutia l'infante en lui baisant le front

Mais alors il perçut comme un choc magnétique,
Il se sentit puissant, immortel, prophétique
Et crut que son front lourd allait heurter les cieux.
Il tendit vers les Monts un bras impérieux
Et dit : « Consolez-vous, Zulimé, ma compagne !
Votre baiser m'a fait plus fort que la montagne,
Plus fier que le Zénith, plus grand que l'Univers
Et je vais foudroyer ces pics avec mes vers !
Je le peux ; le génie éclate dans mes moelles,
Un mot de moi ferait se rompre les étoiles
Car le Verbe est toujours le Maître omnipotent
Et les dieux ont créé les mondes en chantant.
Baisez mon front, baisez mes yeux, jolie infante !
Infusez dans mon cœur la force triomphante
Qui doit faire crouler ces montagnes d'effroi !
Baisez mes yeux, baisez ma bouche, fais-moi roi !
Oh ! je sens que les dieux descendent dans mon âme ! »

Le barde prit son luth ainsi qu'une oriflamme,
Il fit trois pas vers les trois Monts, puis fièrement,
Comme un orage gronde à l'horizon fumant,
Il chanta :

« Cimes d'or de vingt mille coudées,
Vous que les feux du soir ont seuls escaladées,
Piliers vertigineux du portique divin
Que, depuis cent mille ans, la foudre sabre en vain
Avec sa flamboyante et superbe rapière,
Vous dont les siècles las n'ont pu prendre une pierre,
Monts géants, Monts cruels, Monts qui nous fascinez,
Je vous somme aujourd'hui de tomber à mes pieds ! »

Sur les flancs des trois Monts élevés de trois lieues,
Il lança trois regards comme trois flèches bleues,
Puis il toucha trois fois son luth, d'un doigt vainqueur.
Et, comme trois moutons qu'un pâtre blesse au cœur,
Les trois Monts, tour à tour, devant lui s'écroulèrent.

Et, la main dans la main, les amants s'en allèrent.

Et, quand le Roi connut cet exploit valeureux,

Il dit : « Epousez-vous, enfants, soyez heureux ;
Que, pour l'éternité, cet anneau d'or vous lie ! »

Et le barde épousa Zulimé la jolie,
Et tous les deux se sont aimés jusqu'au tombeau,
Très loin, très loin, dans un pays très beau, très beau.

II

HISTOIRE DE TINTINTIN

HISTOIRE DE TINTINTIN

Un sourire clair sur un tas de loques ;
C'était Tintintin, fils de Zouzouzou,
Gamin déjà maître ès arts ventriloques
Et faisant en sus l'âne pour un sou.

S'il vécut en Perse, en Chine, en Russie,
Du temps de Cyrus ou de Rhamsès trois,
La chose n'est pas très bien éclaircie.
Aristotélès n'en dit rien, je crois.

Mais certain auteur, mort à Cracovie,
 Prouve en ses écrits, tome avant-dernier,
 Que mons Tintintin, un soir, eut envie
 D'un ballon ponceau valant un denier ;

D'un de ces ballons qu'orne une ficelle.
 Oh ! rêve ! Le voir monter aux plafonds !
 Tintintin fouilla dans son escarcelle,
 Mais l'artiste, hélas ! n'était pas en fonds.

Il se dirigea vers la place proche
 Et fit son braiment le plus réussi :
 Nul passant ne mit la main à la poche :
 Ah ! l'Art allait mal dans ce temps aussi !

« Denier de malheur ! pour que je te gagne
 Que faire ? — dit-il. — Que faire ? » Il pleurait.
 « Si j'allais prier sur une montagne ?
 Peut-être que Dieu me le jetterait ! »

Alors vite, vite, il se mit en route,
Grimpa sur le mont le plus élevé,
— Pour être plus près du bon Dieu sans doute —
Et dit vingt *Pater* et dit vingt *Ave* ;

Il pria, pria comme l'agneau bèle,
Comme l'oiseau chante en son cœur meurtri,
Et son oraison alors fut si belle
Que le soleil rose en fut attendri.

On vit ce soleil sourire, descendre,
S'attacher au bout d'un fil argentin
De la Vierge, et s'y balancer, et pendre
Comme un ballon d'or devant Tintintin.

Et le soleil dit, de sa voix touchante
Qui fit se pencher les fleurs du vallon :
« Prends-moi, Tintintin ! Prends-moi, cours et chante !
Joue et sois heureux : je suis ton ballon. »

Oh ! l'enfant le prit en tremblant de joie
Et courut, courut, ainsi qu'un lutin.
Et, docile, au bout de son fil de soie,
Le soleil courut comme Tintintin.

« Oh ! le beau ballon ! » criaient les gamines,
« Oh ! le beau ballon ! » criaient les gamins.
Et dans les palais, et dans les chaumines,
Tous s'émerveillaient en battant des mains.

Devant Tintintin, naissaient les pervenches ;
Sur son front, s'ouvraient les fleurs des pommiers ;
Et, des bois voisins frôlés d'ailes blanches,
Montait la chanson d'amour des ramiers.

Le printemps rieur, la sainte lumière
Comme des vassaux marchaient sur ses pas :
Et l'hiver blafard, la nuit meurtrière
Couvaient les pays qu'il n'habitait pas.

« Seigneur Tintintin ! — suppliaient les hommes
En se prosternant, craintifs et troublés —
Voici trente sous : fais mûrir nos pommes !
— Voici cent écus : fais croître nos blés ! »

Et Turcs, Nubiens, Kabyles, Sarmates,
Sur des éléphants drapés de satin,
Ou sur des chameaux frottés d'aromates,
Venaient rendre hommage au grand Tintintin.

On le couvrit d'or et de pierreries,
On brûla l'encens sous ses pieds sacrés :
Des sultans, vêtus de robes fleuries,
L'emportaient de force en leurs chars nacrés.

Et quand les doublons, les florins, les piastres
Firent devant lui des monts éclatants,
Afin d'approcher le dompteur des astres,
Les peuples rivaux luttèrent longtemps.

Le sang ruissela de l'Indus au Rhône :
Les vainqueurs, avec des chants glorieux,
Mirent Tintintin premier sur le trône,
Et l'air retentit de vivats joyeux.

Alors Tintintin, le roi grandiose,
Parut au sommet de son fier donjon
Et dit au soleil : « Va, mon joujou rose,
Regagne le ciel ainsi qu'un pigeon.

« Fais naître les fleurs, briller les épées,
Mûrir les raisins des ceps vigoureux,
Et fais resplendir les yeux des poupées
Des petits enfants qui sont malheureux. »

III

LES TROIS FÉES



LES TROIS FÉES

Près du berceau royal entouré de trophées,
Délibéraient, un soir, les trois méchantes fées
Que la Cour oublia d'inviter au festin.

« Faisons à cet enfant le plus affreux destin
Qu'un homme ait jamais eu ! grondaient-elles. A l'œuvre ! »

L'une dit, en sifflant ainsi qu'une couleuvre :

« Donnons-lui la Laideur ; il faut qu'il soit si laid
Que les chèvres des bois lui refusent leur lait.

— Et donnons-lui la Peste », ajouta la deuxième.

Alors, s'étant levée à son tour, la troisième

Déclara :

« Ce n'est pas suffisant, ô mes sœurs :

Pour le pestiféré la terre a des douceurs

Et la face du monstre à son heure est ravie.

Il faut que cet enfant souffre toute sa vie,

Il faut qu'il soit hué, qu'il soit persécuté,

Qu'il traîne sur ce globe un corps déchiqueté

Par les crocs de l'Envie obscure et haïssable,

Qu'il laisse de son sang à tous les grains de sable,

Qu'à chaque appel qu'il pousse on l'abreuve de fiel,

Et, quand se fermeront ses bons yeux pleins de ciel,

Qu'il sente encor la Haine à son lit d'agonie !...

Et pour cela, mes sœurs, donnons-lui du Génie. »

IV

LES PLEURS DE MYRTUS



LES PLEURS DE MYRTUS

Sous la lune de nacre au bord des cieux penchée,
Sur les pétales blancs des buissons défleuris,
Myrtus tremblait d'amour dans les bras de Noris
Et la mer pour les voir semblait s'être approchée.

Le vent, pour les bercer, flûtait au bois ombreux
On ne sait quels fragments discrets de pastorales ;
Et le ciel d'Orient, plein de splendeurs astrales,
Comme un œil bleu d'ami s'extasiait sur eux.

Pourtant Myrtus pleurait en silence près d'elle.

« Pourquoi ces pleurs ? lui dit Noris en s'attristant.

« N'êtes-vous pas heureux, ami ? Je le suis tant ! »

Et son bras nu le prit avec des frissons d'aile.

« Oh ! si ! je suis heureux ! » dit-il, « ferme tes bras !
Mais je pense à l'épine en respirant la rose.
Ce cœur contre lequel ton sein tiède se pose,
Un jour, Noris, un jour, tu le transperceras !

Oui, tu me tromperas et tu seras trompée !
C'est la loi de l'amour ; ne souris plus : gémis.
Les amants les meilleurs sont d'affreux ennemis
Qui s'entretuent avec des fleurs sur leur épée.

Un soir, Noris, cet astre au visage éclatant
Te verra palpiter sur une autre poitrine,
Une autre bouche aura ta bouche purpurine :
Et la mer chantera comme ce soir pourtant !

Oh ! pourquoi tournez-vous, étoiles obstinées ?
Pourquoi couler, ô flots, et tomber, ô lilas ?
Laissez dormir pour nous le Temps poudreux et las
Qui vient dans son char d'or plein de blanches années.

Je suis heureux, ce soir, et j'ai peur de demain :
Reste en la mer, soleil ! dure toujours, nuit sainte !
Chasse, chasse du ciel l'aurore d'hyacinthe
Comme on pousse une blonde enfant avec la main.

Je veux aimer sans fin mon amante rieuse ;
O Noris, reste à moi, toujours à moi, viens, viens !
Mes bras pendant trente ans vont se nouer aux tiens,
Comme un lierre s'enroule aux branches d'une yeuse.

Faites cela pour nous, Seigneur, Dieu de bonté !
Notre amour est si beau ; n'ordonnez point qu'il passe !
Et, du doigt, arrêtant les globes dans l'espace,
Immobilisez-nous dans votre éternité.

C'est s'approcher de Dieu que d'aimer sur la terre
Aussi vous m'entendez, je le sens, je le vois :
Les siècles sont finis, le temps cède à ma voix,
Les astres vont dormir et les flots vont se taire !

C'est fait, Noris ! c'est fait ! nous ne vieillirons plus.
Vois donc : la mer suspend ses vagues solennelles !
Victoire ! Nos amours vont fleurir, éternelles,
Dans l'extase profonde et calme des élus.

Je serai toujours jeune, et toi toujours ravie !
Cette lune toujours luira sur notre front !...
Oh ! c'est trop de bonheur, Noris ! mon cœur se rompt.
Donne ta bouche ardente et bois toute ma vie ! »

Et, dans ce baiser grave, il mourut, transporté.
Malgré les oraisons de son âme éperdue,
Les astres sourds volaient encore en l'étendue
Et le cœur de l'amant s'était seul arrêté.

V

LES ROSES DU BAISER

A Mademoiselle Maguéra.

LES ROSES DU BAISER

Il était une fois, dans une île fleurie
De quelque mer lointaine et que l'on croit tarie —
Car des pépites d'or étaient ses seuls galets —
Un monarque très vieux, au fond d'un vieux palais.
Ce prince avait pour femme une pastoure gente
Et fraîche comme un lis qu'un clair de lune argente
Et si belle que l'œil en restait ébloui.

Les choses se passaient alors comme aujourd'hui
Et les vieillards craintifs, derrière leurs lunettes,
Considéraient parfois leurs épouses jeunettes,

Se demandant si, sur ces lèvres de satin,
Quelqu'un n'avait pas mis un baiser clandestin...
Mais allez voir le vent qui passa sur les roses !
Et le vieux Roi, dardant ses prunelles moroses
Sur celles de la Reine — hélas ! suspecte, un peu ! —
N'y voyait jamais rien, vraiment rien que du bleu.
C'était triste, fort triste.

« Ecoute donc, m'amie :

Ce joli pastoureau ne t'embrassa-t-il mie,
L'autre jour, en venant te présenter son lait ?
— Nenni, Sire ! Voyez-moi toute s'il vous plaît :
Trouvez-vous quelque part des traces de bras d'homme ?
— Et l'autre soir, mon grave et digne majordome,
Baisa-t-il point tes doigts derrière un paravent ?
— Mais non ! Voyez mes doigts : ils sont tout comme avant

Alors le Roi s'en fut trouver la fée Albane.
Cette fée habitait une aimable cabane
Au bord d'un lac où des poissons facétieux
Avaient de gros rubis à la place des yeux.

Albane châtiait la débauche et le vice.

« Madame — dit le Roi — j'implore votre office.

— Que veux-tu, mon enfant ? — Madame, l'univers

Me paraît immoral et conçu de travers ;

Il faut le retoucher. Quelle triste ironie,

Puisque la trahison devrait être punie,

Que les dieux n'aient pas eu le bon sens d'inventer

Un mécanisme sûr pour bien la constater !

Pourquoi, sur une épouse indigne qu'on embrasse,

Un baiser défendu laisse-t-il pas de trace ?

C'est absurde, Madame ! — En effet, mon enfant !

Je me suis dit aussi ces choses, bien souvent,

Et je veux t'accorder ce que ton cœur désire :

A partir de ce jour, très noble et très haut Sire,

Sur le corps de la Reine au sourire enjôleur,

Chaque tendre baiser fera naître une fleur,

Une rose, veux-tu ? — J'aime beaucoup la rose !...

— Bien ! l'on t'en offrira de belles, et pour cause !

Des roses d'un parfum exquis, d'un ton charmant,

Et je les planterai dans la chair fortement ;

Ta femme ne pourra les cueillir, je le jure !

Ni son amant non plus ; là tige en sera sûre ;
 Enfin, tu sauras tout. Quant aux fleurs qui naîtront,
 Comme on peut les trouver gênantes sur le front,
 Ou la joue, ou les yeux, tu m'appelleras, Sire,
 Trois fois : et je viendrai moi-même les détruire
 D'un souffle « fut ! fut ! fut ! » comme on voit s'écrouler
 Des bulles de savon qu'un enfant fait voler.
 Adieu, mon fils ! »

Heureux, la figure sereine,
 Le vieux Roi s'en revint trouver la jeune Reine.

Mais le soir même, hélas ! il fut un peu confus.
 S'étant aventuré dans des bosquets touffus,
 Il vit sa femme assise à l'ombre d'un érable ;
 Elle avait sur le front une rose admirable
 Qui, gracieusement, dans l'air, se balançait...

« Ah ! coquine ! Qui t'a donné ce baiser ?

— C'est...

Mon oncle, monseigneur !

— Est-ce bien sûr ?

— Sans doute ! »

Le Roi prit son poignard, sa main frémissait toute,

Il regarda sa femme, hésita, chancela,
Puis, sage, il respira la rose et s'en alla.

Mais, le deuxième jour, algarade nouvelle :
La Reine, en s'échappant d'une ombreuse tonnelle,
Sentit, près de sa nuque, une fleur qui poussait.

« Ah ! coquine ! Qui t'a donné ce baiser ?

— C'est...

Ma tante, monseigneur !

— Vraiment ?

— Je vous le jure. »

Mais, le troisième jour, triste fut l'aventure :
La Reine vit au bois un pâtre aux yeux hardis,
Un jouvenceau folâtre avec lequel, jadis,
Elle aimait bien jouer, rieuse et peu farouche,
Et cette fois, la rose, hélas ! orna sa bouche.
« O pâtre, qu'as-tu fait ? Que dira mon mari ? »
La rose était énorme, et le gars attendri
Entendit les sanglots de la reine peureuse.
« Le Roi va me tuer — dit-elle — Malheureuse !... »

Le berger s'alarma.

« Quoi? Vous tuer, grands dieux?

Oh! non! »

Il prit la Reine et lui baisa les yeux.

Misère! Sur les yeux deux autres fleurs poussèrent!

Au front des jeunes gens les cheveux se dressèrent

Et, tout à coup, on crut entendre un bruit de pas.

« Le Roi! — cria la Reine. — Il arrive là-bas!

C'est bien lui! Je suis morte! »

Et l'ancienne bergère

Se laissa défaillir alors sur la fougère.

Et le berger toujours l'embrassait en tremblant;

Il baisa son front rose, il baisa son cou blanc,

Et ses deux mains, et ses cheveux, et sa poitrine;

Et, sous chaque baiser qu'il donnait, purpurine,

Terrible, accusatrice, une autre fleur naissait!

Et déjà le mari, là-bas, apparaissait;

Et les rayons du soir, sur sa cuisse tortue,

Faisaient luire une dague horriblement pointue.

« O dieux! — dit le berger — venez me secourir! »

Et, pensant que sa belle amie allait mourir,

Inspiré tout à coup et le cœur plein de fièvres,

Il embrassa la Reine avec d'ardentes lèvres,
Longtemps, longtemps, d'un bout à l'autre, sans façon.

« Oh ! le riche bouquet de roses, mon garçon ! —

Lui dit le Roi charmé — L'étonnante corbeille !

Jamais nos yeux royaux n'en virèrent de pareille !

Tu vas vendre ces fleurs ?

— Oui, sire... oui, justement !

— Adieu ! porte-toi bien. Le bouquet est charmant !

Tu le vendras fort cher.

— C'est bien mon espérance ! »

Et le berger lui fit très bas la révérence.

Il n'avait pas perdu son temps, le jeune homme !

La Reine n'était plus qu'un odorant monceau

De roses, tout son corps disparaissait sous elles !

Et quand le Roi fut loin, le vent aux folles ailes

Fit trois fois : « fut ! fut ! fut ! » en venant la frôler :

Et la Reine soudain vit ses fleurs s'envoler.

Et le ciel retentit de gâités inconnues.

« Chut ! c'est moi ! — dit la fée Albane dans les nues.

J'accours et te délivre avec empressement,

Moi, gardienne des mœurs de ce gouvernement.

Amis — n'en dites rien ! — sur un joli visage,

Quelques tendres baisers que l'on pose au passage,

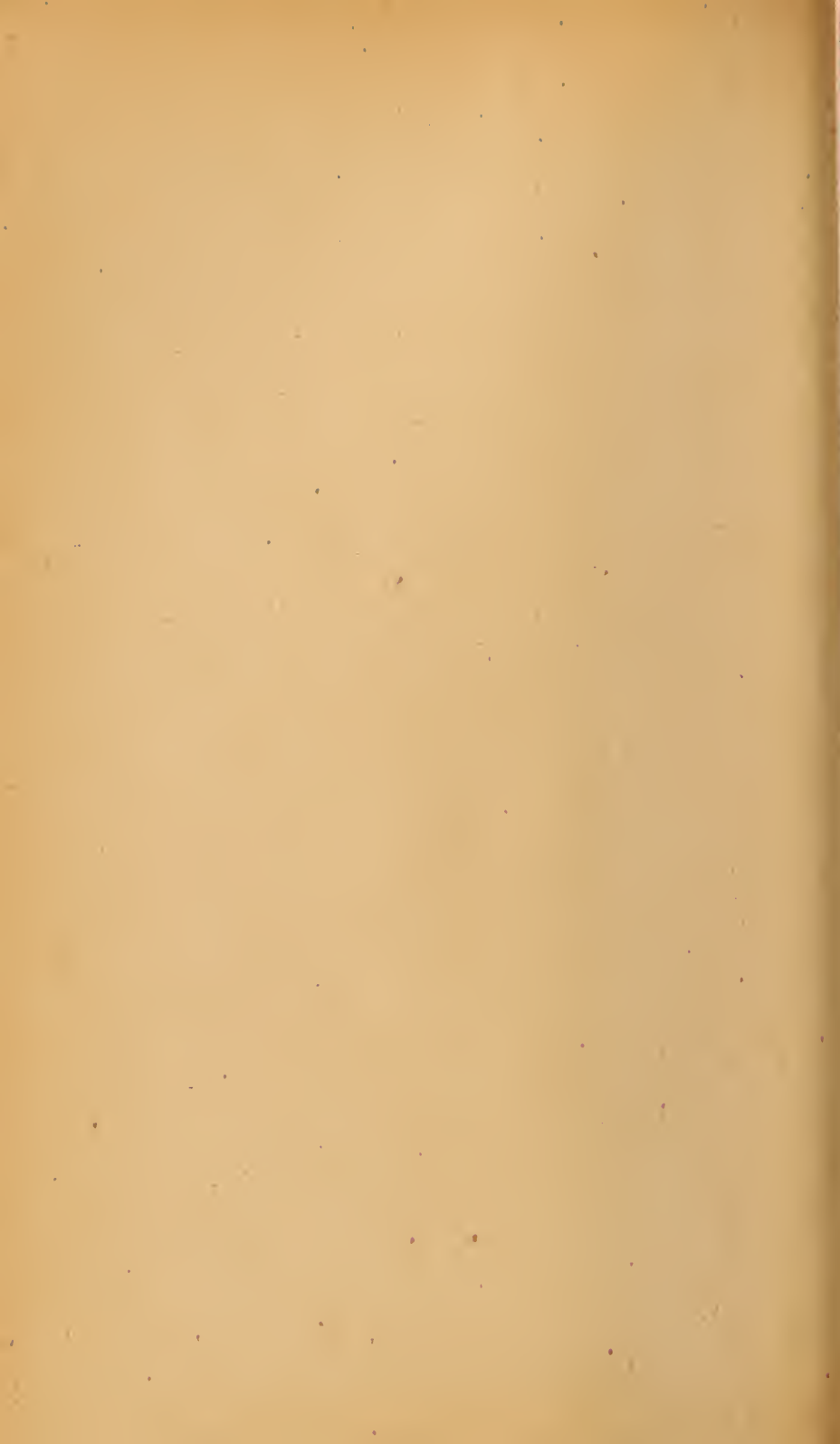
C'est peu répréhensible et c'est fort opportun.

Et l'immoralité, c'est de n'en donner qu'un ! »

VI

LE CHEMIN DU BONHEUR

A Albert Sérieys.



LE CHEMIN DU BONHEUR

Jadis, par un soir pur où les colombes lasses
Chantaient, les yeux mi-clos, dans les vallons rosés,
Où les rayons du ciel semblaient de longs baisers
Effleurant les sillons comme des lèvres grasses,

Un homme vit venir, d'un pas rêveur et lent,
Comme un lis animé marcherait sur la mousse;
Une femme si belle et si tendre et si douce,
Qu'il se mit à genoux devant elle en tremblant.

Oh ! les chansons des bois fredonnant sous les brises,
Les sanglots des torrents, les soupirs des oiseaux,
Toutes les voix du ciel, de la terre et des eaux
Célébraient sa venue en strophes incomprises !

« Elle est belle » — disaient les vents et les ramiers ;
« Elle est belle ! » chantaient les sources dans leur glose.
Crainctivement, ainsi qu'un grand lévrier rose,
Le soleil expirant se couchait à ses pieds.

Et, devant sa beauté grave et surnaturelle,
L'homme, vibrant soudain d'amour vertigineux,
Ouvrit des yeux si clairs, si chauds, si lumineux
Que trois pommiers émus fleurirent derrière elle.

Et la femme sourit comme une aurore éclôt ;
Puis, comme un églantier pencherait une branche,
Elle tendit sa main aromatique et blanche,
Et l'homme en la prenant poussa presque un sanglot.

Ah ! c'était elle enfin, l'introuvable Chimère
Que le cœur fauve appelle aux soirs brûlants d'été,
Et dont l'amour sera l'urne au flanc enchanté
Toujours pleine, toujours pure, jamais amère !

Ils marchèrent tous deux, pareils à des enfants,
Côte à côte, en le soir, sans but et sans paroles ;
Des nuages vermeils semblaient des banderolles
Que Dieu faisait flotter sur leurs fronts triomphants.

Et, la main dans la main comme l'âme dans l'âme,
Ils allèrent heureux, frémissants et bénis ;
Et le ciel entr'ouvrait, pour les voir réunis,
Les yeux émerveillés de ses globes de flamme.

Pour eux, tous les ruisseaux chantèrent en mineur
Leur cantilène tendre aux notes cristallines,
Puis l'étoile d'amour marcha sur les collines
Comme pour leur montrer le chemin du bonheur.

Elle marcha longtemps, longtemps dans la nuit brune,
Sur les bois recueillis, sur les monts vaporeux,
Puis elle s'arrêta devant les amoureux
Au-dessus d'un grand lac baigné de clair de lune.

Et sous leurs pas égaux, ce lac parut s'ouvrir
Comme un lit nuptial aux bruits légers de gaze;
Et, quand l'onde atteignit leurs lèvres en extase,
Ils unirent en paix leurs bouches pour mourir.

Alors l'Esprit des eaux tressaillit de mystère,
Puis, refermant sur eux les flots calmes et plats,
Fit naître un lotus rose, en souvenir, hélas !
Du seul amour heureux qui fleurit sur la Terre.

VII

MIRETTE

A Mademoiselle Consuelo Fould.



MIRETTE

Mirette a des yeux couleur de printemps
Qui font s'entr'ouvrir les boutons de rose,
Et l'on dit qu'il naît des lis éclatants
A la place émue où son pied se pose.

Le front de Mirette est si gracieux,
Que lorsqu'ils y voient un sourire éclore,
Les oiseaux distraits chantent dans les cieux
Comme s'ils voyaient resplendir l'aurore.

Quand Mirette plonge un doigt blanc, au fond
D'un ruisseau limpide à l'onde coureuse,
Oh ! les flots ont tant de plaisir qu'ils font
Pousser des lotus sur leur rive heureuse.

Et, quand elle va le long des chemins,
Sa vue est si bonne au vieillard qui passe,
Qu'il sent tout à coup, en joignant les mains,
Comme un clair de lune en son âme lasse.

Et l'on dit qu'un prince âgé de vingt ans
Descend chaque soir de sa tour lointaine,
A l'heure où Mirette aux yeux de printemps
Va remplir sa cruche à quelque fontaine.

Il ne parle pas à Mirette, oh non !
Il n'est pas de mots assez purs pour elle,
Et, pour murmurer dignement son nom,
Il faudrait la voix d'une tourterelle.

Il n'approche pas de Mirette, oh non !
A tant de bonheur qui pourrait prétendre ?
Pour suivre ses pas comme un compagnon,
Il faudrait, je pense, être un agneau tendre.

Mais, quand il la voit un peu se pencher
Sur le cristal bleu de l'onde indiscreète,
Le prince ébloui, du haut d'un rocher,
Contemple sur l'eau les traits de Mirette.

Puis, quand elle part, sous les bois joyeux
Qui couvrent de fleurs sa nuque dorée,
Le prince va boire, en fermant les yeux,
L'eau pure où brilla l'image adorée.



VIII

LE BONHEUR DE PÉPICK

A Adolphe Brisson.



LE BONHEUR DE PÉPICK

Le roi Thyrtas avait mille coffres pleins d'or.

Le mendiant Pépick avait un sac vide. Or

Le roi Thyrtas dit à Pépick : « Holà, pauvre homme !

N'est-ce pas que la vie est triste et qu'elle aïssomme

Egalement, qu'on soit monarque ou grippe-sou ?

N'est-ce pas que l'on bâille à se rompre le cou

Sur ce globe aplati plus bête qu'une lune ? »

Le mendiant Pépick leva sa tête brune

Où brillèrent deux yeux ronds comme ceux d'un condor :

« Moi, je m'y plainrais bien, dit-il, avec de l'or !

— Avec de l'or, Pépick ? Prends-en ! ouvre ce coffre,
Plonges-y tes deux mains, remplis ton sac ! Je t'offre
Tout l'or que tu pourras emporter sur ton dos !

— Plaisantez-vous, Seigneur ? Les plus pesants fardeaux
Ne me rebutent pas ; je porte sans m'abattre
Deux quintaux de froment : d'or, j'en porterais quatre !

— Prends-en quatre, Pépick, si ton dos y consent.

— Ah ! Saints du Ciel ! cria le rustre en bondissant ;
De l'or, je vais avoir de l'or, moi le vieux hère !
De l'or, du pain, du vin, bon gîte et bonne chère !

Et des moutons ! et des chevaux ! je vais avoir
Tout ce que le cerveau d'un gueux peut concevoir
Quand le rêve l'exalte et l'emplit de démence !

Donnez ! donnez ! ouvrez pour moi ce coffre immense ! »
Et dans l'or il plonge ses dix doigts frémissants.

« Voici de quoi manger canetons et faisans !

Voici de quoi porter des vêtements de laine !

Voici de quoi bâtir ma maison dans la plaine !

Ma maison, mon pressoir, mon étable et mon chai !

Avec grange et moulin par-dessus le marché !

Voici mon char, et mes harnais, et l'attelage !

Ma chasse dans le bois, mon castel au village

Et mon châlet devant la mer qui me sourit !...
Donnez, donnez de l'or ! J'acquerrai de l'esprit,
Je serai beau, j'aurai l'amour, j'aurai la gloire !
Donnez ! j'en veux encore, ouvrez une autre armoire !
Je sens mon dos léger à prendre mon essor !
O bon Thyrtas, donnez de l'or ! donnez de l'or ! »

Il en mettait, il en mettait dans sa besace.
Et ses yeux ronds avaient des lueurs de rosace
Dans l'éblouissement de bonheurs surhumains.
Il en mettait, il en mettait ! Et ses deux mains
D'où les pièces croulaient en cascades sonores
Semblaient jongler avec la foudre et les aurores.

« N'as-tu peur de fléchir sous le poids ? dit Thyrtas.
— Non, non ! J'ai les reins forts ! Je veux encor ce tas,
Et cet autre, et cet autre !... » Il se mit la besace
Au cou, puis replongea dans l'or sa main tenace.
Il en reprit, il' en reprit, sans se lasser.
Vainement, il sentit ses jambes s'affaisser :
« J'en veux encor ! » dit-il, les lèvres écarlates.
Vainement, il sentit craquer ses omoplates :

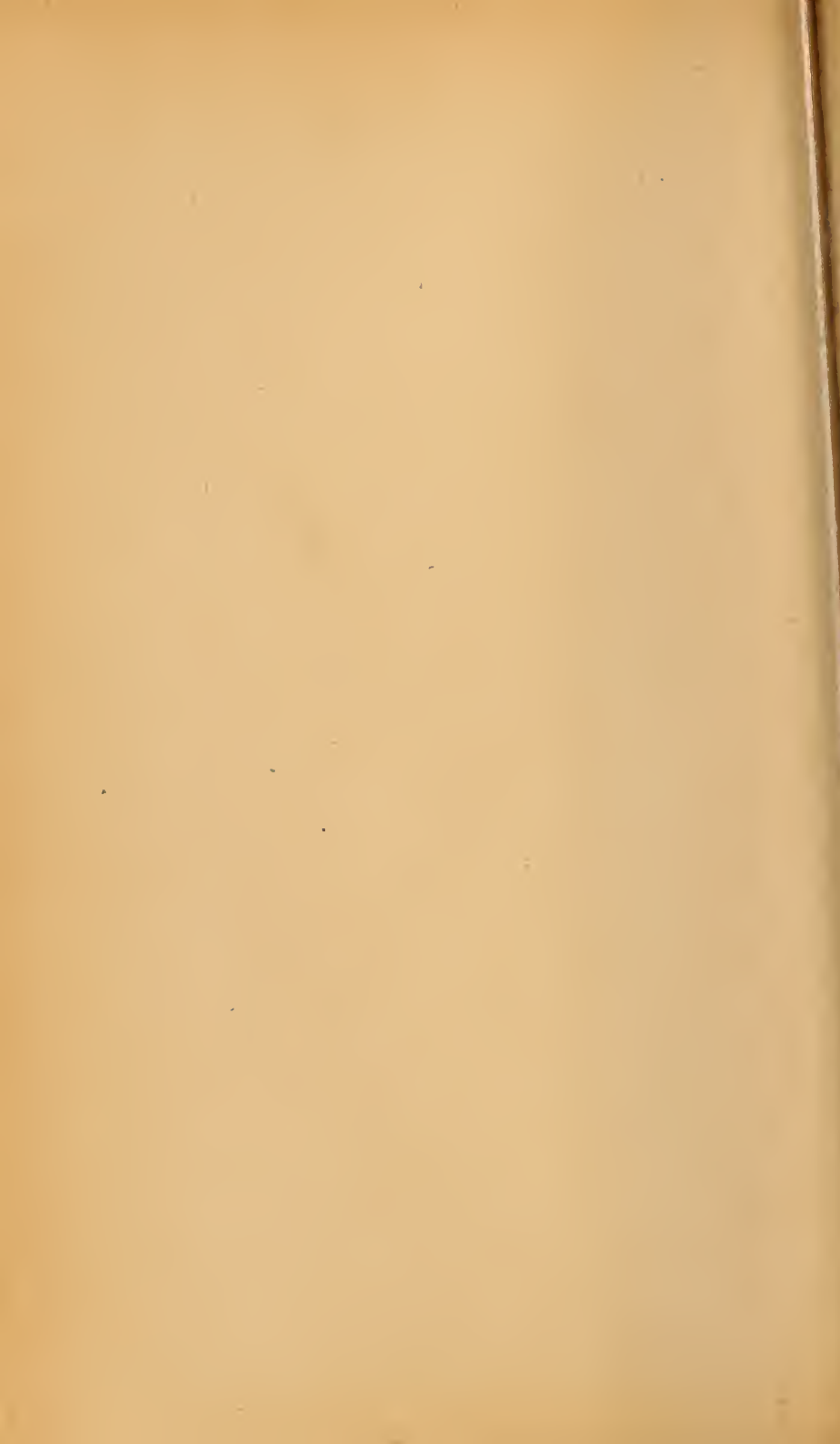
« J'en veux encor ! » dit-il, les yeux remplis de sang
J'ai tant souffert ! j'en veux toujours ! » Et, se baissant,
Il reprenait de l'or avec sa main rapace.

Quand il en eut assez, il ferma sa besace :
Puis, songeant à ses biens futurs avec transport,
Il fit quatre ou cinq pas et tomba raide mort.

« Heureux Pépick ! lui dit alors Thyrtas le sage.
Tu meurs et le sourire éclaire ton visage ;
Tu meurs, croyant tenir l'idéal enchanté !
O Mendiant, nul roi n'eut ta félicité ;
La Mort t'a pris à point : dors en paix, pauvre hère !
Le bonheur le plus doux est celui qu'on espère. »

IX

LE BAISER DE LALINE



LE BAISER DE LALINE

Cric-crac-cric-croc, la vieille fée,
De trois rameaux de houx coiffée,
Descend de sa tour de corail.
Cric-crac-cric-croc est amazone
Et monte un fringant crapaud jaune
Haut de trois pieds et long d'une aune
Avec sept cloches au poitrail.

Cric-crac-cric-croc trouve Laline,
Gaminette gènte et câline

Gardant des chèvres sur un roc.
« Oh, la charmante enfant ! — s'écrie
La vieille amazone attendrie —
Descends, mignonne, accours chérie !
Viens embrasser Cric-crac-cric-croc ! »

Mais Laline, fort incivile,
Lui fait un pied de nez et file
Avec des bonds de jeune faon .
« Insolente ! » dit l'amazone.
Elle pique son crapaud jaune
Et s'introduit comme un cyclone
Dans la chaumière de l'enfant.

« Gens, votre fille est une impie !
— Clame la farouche harpie,
Du haut de son crapaud méchant —
Tremblez ! La première personne
Qu'embrassera la polissonne
A partir de l'heure qui sonne
Tombera morte sur-le-champ ! »

Oh ! comme on pleure à la chaumière !

« Quel sort affreux ! » dit la fermière.

Le fermier part d'un air pressé ;

Le vieil oncle chez lui s'enferme :

Laline est l'effroi de la ferme

Et plus d'un garçon la bat ferme

Dans la crainte d'être embrassé !

Lors, comprenant que nul ne l'aime,

Les yeux rougis, la face blême,

Laline a quitté la maison,

Au bois fleuri s'en est allée :

Mais les oiseaux de la vallée

En la trouvant tout esseulée

Viennent lui dire leur chanson.

En leur compagnie ingénue,

Si jolie elle est devenue

Qu'on croit voir la Reine des cieux.

Le bois reste en fleurs autour d'elle,

Toujours, toujours, et l'hirondelle

Au soleil d'Afrique infidèle
Se chauffe aux rayons de ses yeux.

Et maint chevalier, et maint page,
Maint duc, quittant son équipage,
Pour l'admirer vient se tapir
Sous un tilleul ou sous un frêne.
Ah ! plus d'un Roi la ferait Reine !
Mais tous redoutent fort l'étrenne
Et s'en vont avec un soupir.

L'un d'eux, dit-on — cœur charitable —
Envoya son grand connétable
A ce premier engagement :
Mais le grand connétable, dame !
Chargea de la chose un vidame
Lequel y dépêcha sa dame
Qui manda son ancien amant.

Et Lâline la tant jolie
A si grande mélancolie

Qu'elle pleure soir et matin.

Oh ! se flétrir sans qu'on arrose

D'un peu d'amour son cœur morose

Puisque la mort, comme un fruit rose,

Est sur sa bouche de satin !

Or, la voyant si désolée,

Un nain à figure grêlée,

Moitié vieillard, moitié gamin,

Vient s'agenouiller devant elle

Avec une pâleur mortelle,

Et son émotion est telle

Que son toquet tremble en sa main.

« Voici mon visage, Laline !

— Dit-il d'une voix cristalline —

Vos lèvres peuvent s'y poser.

Embrassez-moi sans repentance ;

Un nain n'a guère d'importance.

Je perds de bon cœur l'existence

Si je meurs sous votre baiser.

— Bon nain, j'accepte! — dit Laline —
Le Roi m'attend sur la colline
Et le Pape nous mariera.
Donne ta figure grêlée!
Nous te ferons un mausolée
Splendide, en pierre dentelée,
Comme aucun prince n'en aura!

Viens! » Elle tend son cou gracile
Et le nain s'avance, docile,
Comme on s'approche de l'autel ;
Et, tel un saint qui communie,
Il lève sa face jaunie
Avec une extase infinie
Puis attend le baiser mortel.

— Pauvre nain ! ta bonté me touche.
Le premier baiser de ma bouche
Tu ne l'auras jamais, jamais !
Va-t'en bien vite et m'abandonne.
Mais si le ciel veut que j'en donne

Un deuxième, ah ! par la Madone,
Celui-là, je te le promets ! »

Emerveillé, le nain s'incline
Et part. Et, comme avant, Laline
Reste seule dans les bois verts.
Mais un pinson de fin plumage
Semble dire que c'est dommage
Et, dans un éloquent ramage,
Il lui donne un conseil pervers.

Et la belle écoute, surprise,
Avec des rougeurs de cerise...
Il a de l'esprit, ce pinson !
Son conseil est charmant... Laline
Ote sa robe en percaline,
Son casaquin, sa capeline
Et prend des habits de garçon.

Alors, comme un pâtre attiffée,
La belle s'en va chez la fée

Et monte à la tour de corail.
Bientôt elle voit l'amazone
A cheval sur son crapaud`jaune
Haut de trois pieds et long d'une aune
Avec sept cloches au poitrail.

« Oh ! le charmant garçon ! s'écrie
La vieille mégère attendrie
— Quoique fée, on n'est pas de bois —
Main de velours et teint d'albâtre !
Veux-tu m'embrasser, joli pâtre ? »
La vieille n'est pas Cléopâtre :
Mais qu'importe pour une fois ?

« Noble dame, grand bien vous fasse ! »
Le pâtre lui baise la face
Et la vieille meurt, sans un cri,
Victime de sa forfaiture.
Laline, avec désinvolture,
Prend la baguette à sa ceinture
Et s'en retourne au bois fleuri.

« Bon nain, bon nain ! appelle-t-elle —
Viens ! ma bouche n'est plus mortelle. »
Ses bras nus lui font un collier,
Sa bouche s'offre avec tendresse :
Et, sous cette longue caresse,
Le nain grandit, le nain se dresse
Et devient un beau chevalier.

Et la belle dit au Roi : « Sire,
Voici l'époux que je désire ! »
Et l'ancien nain fut son mari.
Et quand Laline, à la chapelle,
Eut dit son « oui » d'une voix frêle,
On entendit chanter sur elle
Tous les oiseaux du bois fleuri.



X

L'ILLUSION D'HOLMUS

A Madame Hochon.



L'ILLUSION D'HOLMUS

O lune, lune blanche entre les monts jaillie!
O soupirs cadencés de la mer recueillie
Offrant des fleurs d'écume aux étoiles des cieux;
O brises qui passez sur les fronts soucieux
Comme de fraîches mains de lointaines amies;
O vents Angelus montant des plaines endormies,
O derniers chants des oiseaux, premiers cris des grillons;
O nuit sainte dont je vois traîner, sur les sillons,
O robe de brouillard légère et veloutée;
O sanglots des ruisseaux purs dans la lande attristée;

Langueur des liserons mi-clos comme des yeux,
Encens du soir fumant dans l'air silencieux
Pour le soleil divin mort sur son lit de roses,
O crépuscule, ô paix des âmes et des choses,
Pourquoi suis-je donc seul à rêver en pleurant?
— Disait le jeune Holmus, le troubadour errant —
« Oh ! dans cette forêt odorante et profonde
Où des clartés de lune ont l'air de bras de blonde
Qui se noueraient autour des pins au torse nu,
Trouver soudain la vierge au sourire ingénu,
La femme au corps en fleur qui vous attend, penchée
L'amoureuse idéale et vainement cherchée
Par monts et vaux, au fond des bois, au sein des cours
Celle qu'on n'a jamais et qu'on voudrait toujours!
Oh ! la trouver ici sous cette lune blanche !
Voir son corps svelte éclore au loin, sous quelque branche
D'acacia pâli par l'éclat de ses seins !
Voir ses pieds nus, qui font envie aux lis voisins,
Marcher vers moi sur les pelouses attendries !
Voir s'ouvrir ses bras purs, voir ses lèvres fleuries,
Où le zéphir ému va s'aromatiser,
M'offrir toute son âme à boire en un baiser !...

O nuit, si belle nuit, fais-la venir ! O brises,
Poussez-la doucement le long des routes grises !
Appelez-la dans vos murmures, ô roseaux !
Dans vos hymnes, grillons, dans vos rêves, oiseaux,
Dites son nom pour qu'elle arrive et m'apparaisse !
Oh ! je tremble d'espoir et chancelle d'ivresse ;
Je vais la voir, j'en suis certain, elle est tout près !
Je sens passer, sur les vallons, son souffle frais,
Je sens courir ses pieds neigeux sur les bruyères !
Je vais la voir ! Elle a quitté, sur mes prières,
La planète d'azur où le Seigneur la mit !
Alleluia ! Je vais la voir ! Le sol frémit
Et j'entends éclater des chœurs dans les étoiles :
Je la vois, elle vient ! Ces lueurs sont ses voiles,
C'est son front qui rayonne entre les monts joyeux,
Ce sont ses pleurs que les bleuets ont dans leurs yeux,
Et dans le clair de lune apparaît son sourire !
Je la vois, elle approche, et la forêt l'admire
En penchant tous ses troncs vers son buste éclatant.
Elle m'ouvre ses bras printaniers et m'attend,
Et son amour m'arrive en un parfum de roses,
Et je sens son baiser sur mes paupières closes,

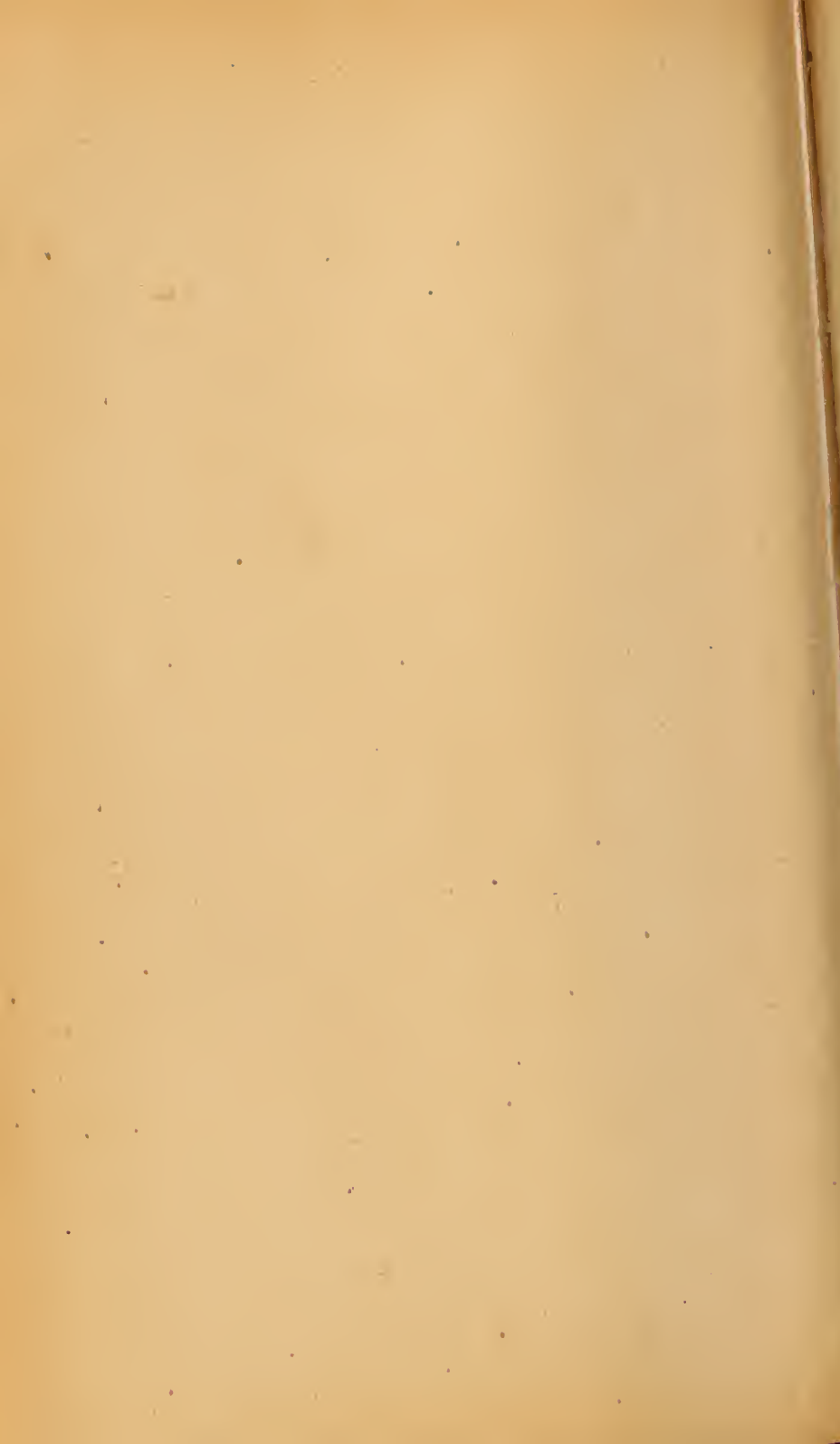
Je sens, contre mon cœur, son cœur battre d'émoi :
Elle est à moi, la Vierge en fleur ! elle est à moi ! »

Holmus l'halluciné se pencha vers la terre
Et tomba, mort d'amour, dans le bois solitaire,
En étreignant le vide avec ses bras nerveux.

Mais la Lune, en passant, pleura sur ses cheveux.

XI

LA PROMESSE



LA PROMESSE

Il était écolier, elle était écolière ;
Elle s'appelait Lise, il s'appelait Firmin ;
Elle, panier au bras ; lui, sac en bandoulière,
Allaient et revenaient en se donnant la main.

Un soir, Firmin marcha beaucoup plus près de Lise.
Oh ! comme les rosiers embaumaient par instants !
Et Lise dit, très bas, comme on parle à l'église :
« Firmin, je t'aimerai lorsque j'aurai vingt ans ! »

Mais elle est morte à quinze et Firmin l'a pleurée.
Dans une fosse étroite, un jour, on la porta ;
Et c'est là qu'elle dort, d'un linceul blanc parée,
A l'ombre d'un rosier que son ami planta.

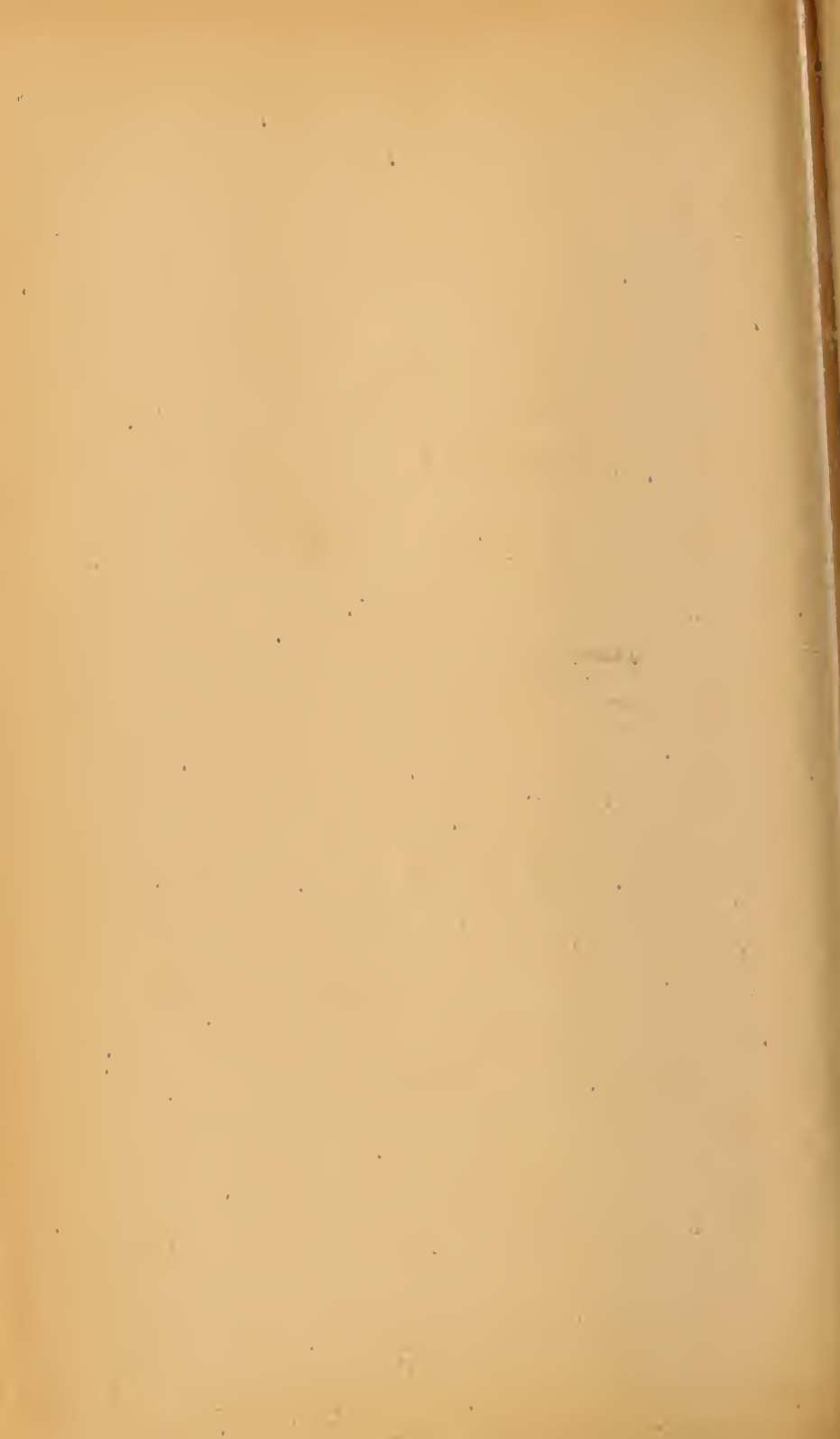
Cinq ans après, un soir, Firmin vint à l'église
Et, songeant aux amours naïves du vieux temps,
Il se mit à genoux sur la tombe de Lise...
Oh ! comme le rosier embaumait par instants !

Et, tandis qu'il pensait à la promesse ancienne,
Le jeune homme sentit — et son âme trembla —
La bouche d'une fleur qui lui baisait la sienne...
La défunte aurait eu vingt ans cette nuit-là.

XII

LA CHANSON DE BULBURIE

A Julien Berr de Turique.



LA CHANSON DE BULBURIE

Au clair de lune, en Tartarie,
Au clair de lune, lentement ;
Chante la svelte Bulburie,
La Fée aux yeux de diamant.
Au clair de lune, sur la grève,
Elle chante, chante sans trêve,
Des airs d'amour, des airs de rêve
Et de langueur,
Sur un luth d'or à voix si pure

Que la mer danse à son murmure,
Et chaque astre bat en mesure,
Comme un grand cœur.

Oh ! la chanson de Bulburie
Au clair de lune, au bord des flots !
Les agneaux de la bergerie
En l'écoutant ont des sanglots,
Les bœufs soupirent dans les granges,
Les rocs ont des frissons étranges
Comme si l'aile des archanges
Les effleurait,
Et le lotus s'ouvre, et la rose
Pâlit d'extase, et le vent n'ose
Continuer sa triste glose
Dans la forêt.

Et l'homme qui l'entend s'arrête
Dans un délicieux transport,
Joint ses deux mains, penche sa tête
Et reste là jusqu'à sa mort.

Village, amis, maison, fortune,
Maitresse blonde ou mère brune
Il a tout oublié ! La lune
 Se couche en vain
Et le soleil en vain se lève :
L'homme écoute, écoute sans trêve
Les chants d'amour, les chants de rêve
 Du luth divin.

Puis, ouvrant sa bouche pâlie,
Hagard, lyrique, échevelé,
Il chante, il chante avec folie
Les airs qui l'ont ensorcelé ;
Il chante, il cherche les cantiques
Aux rythmes graves et mystiques
Qui font les agneaux extatiques,
 Les bœufs tremblants,
Les rocs émus, les eaux charmées,
Qui font les cœurs des bien-aimées
S'ouvrir, comme des fleurs pâmées
 De lotus blancs.

Oh! la chanson que Bulburie
Lui fit entendre dans la nuit!
Il module, entonne, varie,
Cherchant cet air qui fuit, qui fuit ...
Il veut le dire, il gronde, il clame,
Il jette au ciel, en vers de flamme,
Tous les concerts qu'il a dans l'âme,
 Il chante, heureux,
Narguant la faim, la soif, la grêle,
Le froid qui mord son buste grêle,
Les ans qui courbent sous leur aile
 Son dos poudreux;

Infatigable, il chante, il chante!
Blême, loqueteux, ulcéré,
Devant la Mort à faux tranchante
Il cherche encor l'air adoré!
Mais quel triomphe s'il peut dire
La chanson pure qu'il admire!
A lui l'encens, l'or et la myrrhe,
 A lui l'autel!

Car le chanteur de Tartarie
Qui peut, sous la lune attendrie,
Retrouver l'air de Bulburie
Est immortel.



XIII

LA REINE VOILÉE

A Madame Jules Comte.



LA REINE VOILÉE

OU

HISTOIRE D'UNE PRINCESSE SI BELLE QUE LES HOMMES
QUI LA VOYAIENT MOURAIENT AUSSITOT D'AMOUR

Il était une fois, dans les îles du Rêve,
Un palais de corail bâti sur une grève
Où la mer opulente et molle déposait,
Chaque fois qu'une fille amoureuse passait,
Un coquillage d'or empli de perles fines.
Et dans ce palais rose, où des harpes divines
Résonnaient nuit et jour d'harmonieux accords,
Était une princesse au front si pur, au corps
Si blanc, aux traits si beaux, que nul homme en cette île,
Jeune ou vieux, triste ou gai, fidèle ou versatile,

Fût-il valet de ferme ou page de la Cour,
Ne pouvait l'approcher sans en mourir d'amour.

Quand elle apparaissait au haut d'une tourelle,
Les pèlerins émus joignaient leurs mains pour elle,
Ouvraient tout grands leurs yeux éblouis, et pleuraient ;
Puis, jugeant superflu de vivre, ils expiraient
Au bord de quelque route ou dans quelque clairière,
En murmurant des mots d'extase et de prière.

Et c'est pourquoi, marins, laboureurs et marchands,
Tous les hommes craintifs faisaient, à travers champs,
De longs détours, ou bien passaient, paupière close,
De peur de voir surgir, devant son palais rose,
La beauté redoutable. Et tous ses serviteurs
S'appliquaient sur les yeux des bandeaux protecteurs.
Et, lorsque la Princesse allait à la campagne,
Un négrillon aveugle et leste dans son pagne
Criait, en parcourant les champs silencieux :
« Si vous tenez à vivre, hommes, fermez les yeux ! »
Et l'on fuyait. Ou bien, parfois, un vieux corsaire,
Accablé par les ans, vaincu par la misère,

Dédaignant de se pendre aux arbres du chemin,
Venait voir la Princesse, et lui baisait la main,
Et tremblait d'aise ; puis, au cours de la veillée,
Il rendait doucement son àme émerveillée.

La Princesse n'avait aucun nom d'ici-bas :
Tous étaient trop grossiers. On ne l'honorait pas :
Tous les cultes du monde étant indignes d'elle.
On n'en parlait jamais. Et la lyre rebelle
Se brisait sous les doigts du barde audacieux
Qui voulait célébrer la splendeur de ses yeux.
Puis ce barde mourait, rêvant de quelque prose
Dont chaque mot serait un pétale de rose.

Or, la Princesse, un beau matin de mai fleuri,
Soupira fort, étant encore sans mari.
« Allez ! dit-elle, allez, serviteurs, hommes d'armes
(Et ses yeux purs versaient d'éblouissantes larmes
Illuminant le sol comme des diamants)
Allez conter ma peine affreuse et mes tourments,
En cheminant de val en val, de grève en grève ;
Traversez plaines, monts, cités, hameaux, sans trêve,

Et me trouvez quelqu'un, prince ou planteur de choux,
Qui, pour devenir roi, veuille être mon époux. »

Ils partirent...

« Holà! holà! les pauvres diables!

Dirent-ils en courant aux pêcheurs pitoyables,
Aux bergers loqueteux, aux mendiants lassés,
Lequel veut être roi parmi vous? Avancez! » —
Ils fuyaient tous.

— « Merci! Nous n'avons nulle envie
D'un trône qui s'acquiert aux dépens de la vie! »
Et les soldats voyaient un pâtre jovial
Par-ci, par-là, leur faire un pied de nez royal.

Ils revinrent, après six mois de courses vaines.

Et la Princesse en pleurs fit alors trois neuvaines,
Jeûna pendant vingt jours, puis, un matin d'été,
Monta seule sur un char de roses, porté
Par mille papillons éclatants et dociles,
Et se mit en chemin pour chercher, dans les Iles
Du Rêve, un beau garçon amoureux, un mari.

Or un soir, la Princesse au cœur endolori
Trouva — dans quel royaume? on n'a pu me le dire —
Un jeune troubadour dormant près d'une lyre.
Oh! si joli, si doux, si fin et si touchant
Que chaque papillon s'arrêta sur-le-champ
Pour l'admirer; et tous, avec des ailes folles,
Dansèrent devant lui des menuets frivoles;
Et la Princesse en vain voulut partir : « Non! non! »
Lui signifièrent-ils, dans un geste mignon
D'insectes résolus. Et leur belle maîtresse,
Palpitant tout à coup d'ineffable tendresse,
Estima qu'ils avaient raison et descendit.
Puis, donnant un baiser au jeune homme, elle dit
(Très bas, très bas, avec une prudence extrême) :
« Beau dormeur, mon joli troubadour, je vous aime! »

Il tressaillit.

Mais elle, aussitôt s'alarmant,
Lui mit ses fraîches mains sur les yeux, promptement :
« O beau dormeur, laissez vos paupières bien closes!
Ne veuillez pas savoir quelle fée aux doigts roses
Ou quel vague génie au chant mystérieux

Vous parle, ô troubadour chéri, fermez les yeux !
Je suis belle, et je t'aime, et je veux que tu vives,
Car mon corps radieux a des clartés si vives
Que tout homme imprudent qui le regarde, meurt.
Oh ! ferme, ferme bien tes yeux, joli dormeur !
Je suis à toi, je suis puissante, je suis Reine !
Viens, viens ! mon char clouté d'émeraudes, que traîne
Un vol de papillons dociles et charmants,
Va t'emporter dans un pays d'enchantements,
Où l'on t'acclamera sans fin ; où des cantiques
Te salueront au fond de temples fantastiques ;
Où ton torse divin sera revêtu d'or ;
Où, plus grand que jadis Nabuchodonosor,
Plus riche que Crésus, plus heureux qu'aucun être,
Qu'aucun homme vivant, défunt ou bien à naître,
Tu te verras, le front lauré, les sens grisés,
Sacrer roi par mon peuple et dieu par mes baisers !
Veux-tu ? »

Le troubadour la suivit avec joie.

La Princesse enleva sa ceinture de soie
Et lui banda les yeux... Les papillons badins
Volèrent à travers les champs, et les jardins,

Et les taillis, et les hameaux, vite volèrent,
Et leurs beaux ailerons frénétiques allèrent
Jusqu'à ce qu'apparut, sous le ciel fabuleux,
Un palais de corail baigné par des flots bleus.

« C'est ici ! » dit la Reine.

Alors, des jeunes filles
Voilèrent son beau corps de la tête aux chevilles,
Pour qu'on n'en pût rien voir, et puis leurs doigts légers,
Odorants comme les tendrons des orangers,
Défirent le bandeau du troubadour.

« Miracle ! »

S'écria-t-il, devant le merveilleux spectacle
Du grand palais vermeil aux lustres de rubis.
Et l'on vit luire, au bord de ses yeux ébaubis,
Deux larges pleurs d'extase.

Et la Reine voilée

L'épousa quelques jours plus tard. Et l'assemblée
Dit, en chantant : « Vivat, vivat ! » au nouveau Roi.
Et l'épouse, pensive et tremblante d'effroi,

Pour que son bien-aimé seigneur eût longue vie,
Resta toujours le front voilé, malgré l'envie
Qu'il avait d'admirer ses charmes éclatants.
Il l'adora, de tout son cœur, longtemps, longtemps ;
Il chanta, d'une voix attendrie et jalouse,
Le corps mystérieux de l'invisible épouse.
Et, fervent, il aimait à croire, certains jours,
Qu'elle était brune avec de grands yeux de velours ;
Et tantôt qu'elle était blonde avec une bouche
Piquante, un menton fin ponctué d'une mouche ;
Non, elle était plutôt blanche avec des yeux verts ;
Sinon très mate avec des yeux gris...

Et ses vers

Incertains, bigarrés de couleurs chimériques,
S'envolaient, chaque jour plus ardents, plus lyriques.
Et lui pleurait parfois, consumé de regrets...

« Oh ! j'aime mieux mourir ! disait-il. Viens, parais !
Eblouis-moi de ta beauté surnaturelle ! »

Et, frémissant d'amour, il se jetait sur elle
Afin de déchirer ce voile ténébreux.

Mais la Reine lui dit, un matin : « Sois heureux !
Les dieux se sont laissé fléchir par ma prière.
Une fée est venue à moi, la nuit dernière,
Et m'a dit en m'offrant, avec sa blanche main,
Trois gouttes d'eau sur un pétale de jasmin :
« Prends ceci, frottes-en les yeux du Roi qui t'aime,
« A l'heure où tu verras, au fond du Levant blême,
« Les trois soleils royaux d'Orion scintiller :
« Et le Roi, sans mourir, pourra te contempler. »

On juge si la fée aimable fut bénie.
Le Roi fit procéder à la cérémonie,
Pieusement, suivant le rite convenu ;
Puis la Reine sourit et montra son front nu.

O merveille ! splendeurs ! magnificences roses !
Le Roi posa ses mains sur ses prunelles closes,
Comme s'il voyait naître un soleil radieux,
Et sanglota de joie en bénissant les dieux.

Il me serait très doux d'achever cette histoire
Comme un simple chef-d'œuvre admis au répertoire

Et de dire, en couplets-émus et triomphants,
Combien nos glorieux époux eurent d'enfants.
Mais force m'est d'apprendre au lecteur bénévole
Que, quelques mois après, cette petite folle
De Reine trépassa de chagrin et d'ennui :
Le Roi ne l'aimait plus.

Lecteur, pardonne-lui;
Pour l'ancien troubadour, la Princesse invisible
C'était l'Idéal pur, fantasque, inaccessible,
Toujours cher, toujours jeune et toujours convoité :
Sans voiles, ce n'était, hélas ! que là Beauté.

XIV

L'ILE AUX ANES

A Léon Blat.



L'ILE AUX ANES

C'était une ile fortunée
Qui devait florir en l'année
Trois mille neuf cent douze, avant
Jésus-Christ — m'a dit un savant.
Or, apprenez que dans cette ile
On ne voyait nul volatile :
Poules, canards, coucous, pinsons
N'y chantaient jamais leurs chansons.
Les animaux les plus célèbres,
Chiens, bœufs, loups, loirs, chats, rats, ours, zèbres,

D'autres, dont Buffon nous parla,
N'avaient jamais mis leurs pieds là.
Mais, dans les champs, les bois, les villes,
On rencontrait d'énormes files
D'ânes de toutes les couleurs,
D'ânes au front paré de fleurs,
D'ânes couverts de pierreries,
D'ânes portant des armoiries
Ou des rosettes au côté,
D'ânes au toupet frisotté,
D'ânes fleurant l'héliotrope
Comme des galantins d'Europe,
D'ânes fêtés, d'ânes chéris
Comme des ténors de Paris.
Et quand l'un de ces personnages,
Pour avoir le son des ménages,
Daignait faire entendre un braïment,
On murmurait : « Charmant ! charmant !
Que vous avez d'esprit, cher maître ! »
Et les familles de se mettre
Au balcon pour le voir passer ;
Et les critiques d'encenser

Cette voix d'or, ce cœur d'è flamme.

« Comme il vous met du vague à l'âme ! »

Disaient tout bas les amoureux,

Et, fermant leurs yeux langoureux,

Les filles se sentaient troublées

Le soir, dans les sombres allées,

Quand elles entendaient la voix

De l'âne auguste au fond des bois.

Or, il advint qu'une tempête

Poussa vers cette île une bête

Etrange, au corps tout emplumé.

Et cette bête, un soir de mai,

— C'était un rossignol profane —

Chanta sur ces oreilles d'âne.

L'imprudent ! que faisait-il là ?

Toute la Ville se roula

Et le couvrit de ses huées.

Les yeux perdus dans les nuées,

Le rossignol chantait, chantait,
Sur la foule qui l'insultait ;
Il chantait, en strophes brûlantes,
L'azur du ciel, les fleurs des plantes,
Il chantait l'orgueil de chanter.
Et le soleil, pour écouter
Sa douce et grave symphonie,
Le soleil, père du génie,
Penchait au loin son front sanglant,
Puis le baisait en s'en allant.

Mais la chanson était trop belle.
« A mort ! » dit la foule rebelle.
« A mort ! » Mille poings furieux
Menacèrent l'hôte des cieux
A la voix pure, aux ailes fières.
Et, sous une grêle de pierres,
L'oiseau tomba, déchiqueté.

Qu'importe, amis ? Il a chanté !

XV

LE MIRACLE D'OLIRAN

A Léo Claretie.



LE MIRACLE D'OLIRAN

I

Oliran, le guerrier superbe aux yeux de lune,
Grave et bardé de fer sur sa cavale brune,
Chevauchait, dans le soir, par des chemins fleuris.

La paix était conclue ; et las, poudreux, maigris,
Souriant aux bœufs roux, aux champs verts, aux feuillages,
Les soldats retournaient gaiement dans leurs villages.

Depuis quarante jours, Oliran le guerrier
Chevauchait.

 Tout à coup, sur son lourd étrier,

Il se haussa, les yeux brillants de pleurs d'ivresse :
Il le voyait là-bas, sous la blonde caresse
Du soleil vespéral, il le voyait, le cher
Et doux pays natal qui façonna sa chair,
Qui fit s'épanouir son âme simple et tendre ;
Le bon pays où tant de cœurs devaient l'attendre,
Le pays des pins noirs au pied des dunes d'or
Et dont chaque gazon couvre un aïeul qui dort,
Le pays où fleurit Mellida, son aimée ;
C'est lui, c'est lui ! Voici sa brise parfumée,
Ses monts de sable fauve et ses champs de maïs :
« O pins sacrés, coteaux si fiers, ô mon pays ! »
Dit Oliran joyeux.

Et ses deux bras robustes
S'ouvrirent, comme pour étreindre les arbustes.

Depuis sept ans bientôt, il en était absent.
Et, de ses naseaux bruns pleins de caillots de sang,
Sa jument hennissait en voyant les prairies ;
Et les sources, avec des phrases attendries,
Semblaient dire au guerrier : « Soyez le bienvenu ! »
Les tournesols des champs au grand œil ingénu

Paraissaient se pencher vers sa route ; les branches
Semaient sur lui des fleurs printanières et blanches,
Et les oiseaux du ciel parlaient de Mellida !

« Parfums de l'aubépine, âme du réséda,
Aromes de la menthe et de la marjolaine,
N'êtes-vous pas son souffle épandu sur la plaine?
Vous sur qui Mellida s'est mirée, ô ruisseaux,
Ne racontez-vous point sa grâce à vos roseaux ?
Ciel si pur, n'es-tu pas un peu de son sourire ?
Et vous, prés verdoyants et mols où le zéphyre
Fait éclore aujourd'hui des liserons menus,
Ne fûtes-vous pas, hier, foulés par ses pieds nus?...
Elle est jeune, elle est belle, elle m'aime ! oh ! vertiges ! »

S'écriait Oliran. Et, balançant leurs tiges,
Tous les arbres semblaient heureux de son bonheur !
Et les cloches des tours chantaient en son honneur !
« Vive Oliran ! » criaient les femmes attroupées ;
Et les vieillards baisaient ses deux longues épées
Dont le fil s'ébrécha sur des fronts d'ennemis.
Et les vierges aux traits suaves, ayant mis
Des fleurs dans leurs cheveux, des rubans à leurs tailles,
Chantaient l'hymne de paix au héros des batailles.

Puis leur essaim joyeux, dansant dans la forêt,
 S'écarta comme un champ de roses s'ouvrirait,
 Et dit : « Voici l'aimée ! » Et si blanche, si belle
 Qu'elle sembla répandre une aurore autour d'elle,
 Et qu'on joignit les mains dans l'extase en pleurant,
 Apparut Mellida sous les yeux d'Oliran.

Le guerrier tituba d'amour.

« Ma fiancée ! »

Cria-t-il.

Le ciel mauve, ainsi qu'un gynécée,
 S'enténébra pour leurs baisers religieux
 Et Mellida, les bras ouverts, l'ivresse aux yeux,
 Si pâle qu'on crut voir son âme aux douces fièvres
 Palpiter comme un vague oiseau bleu sur ses lèvres,
 Marcha vers Oliran, marcha vite, courut,
 Se haussa, l'embrassa sans rien dire, et mourut,
 Mourut, très doucement, de joie.

Et, sur la vierge,
 Chaque étoile d'argent s'alluma comme un cierge,
 Et les brises du soir chantèrent tour à tour :
 « Heureux, heureux qui meurt dans un baiser d'amour ! »

II

Mais alors Oliran saisit la bien-aimée
Et, couvrant de ses pleurs sa face inanimée,
Il appela longtemps : « Mellida ! Mellida ! »

Il partit, traversa la plaine, escalada
Les dunes, parcourut en tout sens la vallée,
Comme pour retrouver la chère âme envolée.
Mais aucune aubépine en fleur, nul réséda
Ne venait redonner le souffle à Mellida.

Alors il déposa la morte sur les herbes,
Puis, tombant face à terre, avec ses bras superbes
Il étreignit le sol, comme pour supplier
Le globe vaste, en qui doit se réfugier
Tout rayon qui s'envole et tout lis qui se brise,
De rendre à Mellida l'âme qu'il avait prise.

Le globe resta sourd.

Alors, se redressant,

Le front glacé d'angoisse et les yeux pleins de sang,

Oliran dit : « C'est vous, astres de l'empyrée,

C'est vous qui m'avez pris l'âme de l'adorée !

Rendez-la-moi ! »

Le ciel ne rendit rien.

Alors,

Ne sachant où va l'âme invisible des morts,

Il se mit à genoux sous les étoiles blondes.

« O Dieu, toi dont l'essaim vertigineux des mondes

Est la poussière d'or que soulèvent tes pas,

Viens ! je t'appelle ! accours ! ne me repousse pas !

Viens ! tout mon être gronde et pleure et te supplie !

Je sens un tourbillon d'extase et de folie

M'emporter tout à coup dans les airs frémissants,

Et je vais te parler avec de tels accents,

Mon cantique sera si pur, ma voix si forte

Qu'il faudra redonner la vie à cette morte !

Entends-tu ? Je le veux ! O Dieu, si tu savais !...

Moi, lorsque Mellida me regardait, j'avais

Ton paradis au cœur ; lorsque sa main bénie
M'effleurait, je vibraï d'une joie infinie,
Comme si les printemps se posaient tous sur moi !
Et lorsque je baisais son front, ah ! j'étais roi !
J'étais puissant, j'étais le maître altier des choses,
Et mes regards auraient fait éclore des roses
Si je n'avais fermé mes yeux lourds de bonheur !
Et l'on vous aurait vu jaloux de moi, Seigneur !
Et vos anges m'auraient, à défaut de lanières,
Jeté tous vos soleils au dos comme des pierres !
Je délire... Seigneur, soyez-nous généreux !
Grâce ! Nous devons être heureux, toujours heureux !
Nous devons traverser la vie en un sourire !
Réveillez Mellida !... Quoi qu'on en puisse dire,
Vous êtes bon et juste, ô Dieu ! vous exaucez
L'homme candide et pur qui vous implore assez :
Oh ! que ma voix s'élève et franchisse les nues !
Rossignols attendris, colombes ingénues,
Chantres harmonieux des vallons et des bois,
Apportez-moi votre aide et prions à la fois.
Prions ! que chaque fleur soit une bouche ouverte,
Que, sur la dune aride et sur la plaine verte,

S'exhalent les soupirs des grillons ! Que, pieux,
Tous les pins du pays murmurent vers les cieux
Des supplications bien humbles et bien douces ;
Que les ruisseaux dolents s'éplorent dans les motusses ;
Que les agneaux plaintifs bêlent ; qu'au bord des eaux
Sanglotent avec moi les jongs et les roseaux ;
Et que la mer qui pleure et le hibou qui passe,
Tout sur la terre, et dans les airs, et dans l'espace
Demande au Créateur un miracle d'amour
Et que ma Mellida renaisse avec le jour !...
C'est fait ! je les entends ; ils préludent, ils prient
Et le ciel noir est plein d'astres qui me sourient.
Ecoutez : l'océan gronde, les bois houleux
Lancent avec fracas des hymnes fabuleux,
Le sol gémit, la lune implore, et le vieux monde
N'est plus qu'un orgue immense à la clameur profonde
Criant, à l'unisson de mon cœur enflammé :
« Grâce ! Rendez la vie à ce corps bien-aimé !
Et Dieu descend du ciel ; oui, je le vois éclore,
Je vois monter sur les coteaux son front d'aurore,
Il vient ! Des chants d'oiseaux l'acclament, il paraît
Et ses pieds de lumière enjambent la forêt ;

Il approche, il grandit, il peuple l'étendue,
Il est dans tout, il entre en ma chair éperdue,
Il habite mon front et mon cœur pleins d'émoi !
Nous ne faisons plus qu'un ! Victoire ! Dieu, c'est moi ! »

Oliran transporté se tut sous les cieux roses.
Il était bien le roi des êtres et des choses,
Il le sentait : son doigt eût soulevé les monts,
Les étoiles tournaient au vent de ses poumons,
Les éléments étaient soumis à sa pensée.
Il regarda sa froide et pâle fiancée
Et la foudre gronda dans l'espace interdit :
« Morte, ranimez-vous, puisque Oliran l'a dit. »

III

Alors les feux du jour s'abattirent sur elle
Pour réchauffer son corps ; et, sur leur tige frêle,
Pâlirent brusquement les roses d'alentour ;
Et l'on vit leurs couleurs renaître tour à tour

Au front, au col, aux seins, aux bras de l'adorée ;
Et le vent pur entra par sa bouche effarée ;
L'azur s'insinua dans ses grands yeux ternis,
La chanson printanière et suave des nids
S'infiltra par sa gorge... O prodiges ! ô fables !
Et sentant dans son cœur des transports ineffables :
« Est-ce vrai ? s'écria le héros ébloui,
Est-ce vrai qu'elle va revivre ? »

Et Dieu dit : « Oui, »

Par la voix des ramiers heureux et des mésanges,
Et puis il s'en revint au ciel avec ses anges.

Mais alors Oliran pâlit et chancela :

« Quelle est, demanda-t-il, la vieille que voilà ?
Cette vieille effroyable, odieuse et flétrie
Qui paraît à travers ma Mellida chérie ? »
Une voix répondit :

« Tes deux yeux éclatants
Traversent les brouillards de l'espace et du temps :
Il reste un peu de Dieu dans tes prunelles d'homme
Et tu vois l'avenir. Cette vieille se nomme

Mellida.

— Mellida ?

— Mellida dans trente ans.

L'automne doit faner tous les lis du printemps. »

Oliran, le guerrier superbe, devint blême.

« Et cet aïeul blanchi qui pleure et qui blasphème ?

— C'est Oliran, l'époux de Mellida.

— Moi ?

— Toi !

— Ces pleurs de désespoir, de colère ou d'effroi...

— Tous ces pleurs, Mellida te les fera répandre.

Car la femme la plus aimante, la plus tendre

Fait souffrir mille morts à l'homme le plus cher. »

Le guerrier frissonnant jusqu'au fond de sa chair

Regarda le ciel dur comme un dôme de cuivre.

O nature mauvaise ! ô misère de vivre !

Cependant Mellida ressuscitait ; son cœur

Palpitait, ébranlé d'un battement vainqueur,

La chaleur regagnait ses épaules, ses hanches,
Ses seins ronds s'élevaient comme deux ondes blanches,
S'élevaient, s'abaissaient dans un rythme divin,
Elle allait entr'ouvrir ses yeux de vierge enfin,
S'agiter dans la vie implacable et brutale,
Vivre, devenir vieille, égoïste et fatale !

« Oh ! non, dit Oliran. Je ne veux pas ! oh ! non !
Je veux toujours aimer tes traits, bénir ton nom ;
Je te veux toujours belle, ô femme, et toujours bonne !
Comme un temple de marbre où règne une madone,
Je veux vouer mon cœur à ton culte éternel !
Dieu, dit-il en fixant l'Orient solennel,
Dieu juste, faites grâce et reprenez sa vie ! »

Mais il était trop tard : rose, tiède, ravie
S'éveillait Mellida.

« Montagnes et forêts,
Fleuves et vents, vous tous, esprits que j'implorais,
Avec un chant si pur et d'une voix si forte,
Priez, oh ! priez Dieu pour qu'elle reste morte ! »

Mais elle lui tendait ses bras en souriant.

« Anathème ! » dit-il.

Le soleil flamboyant

Criblait de flèches d'or les pins noirs de la dune.

Oliran, le guerrier superbe aux yeux de lune,

Prit sa dague en pleurant et dit à Mellida :

« Je t'aime pour toujours ! »

Puis il la poignarda.



XVI

LE SAVANT ZIZOZUL



LE SAVANT ZIZOZUL

Zizozul, le lutin haut d'un pouce et demi
Qui porte pour épée un fin rayon de lune,
 Suit partout Mathias son ami,
Le rimeur le plus fol qui rimaille parmi
 Les fols rimeurs de Pampelune.

Et le lutin murmure à Mathias enchanté
Mille discours si doux, si doux qu'on croit entendre,
 Dans quelque subtil aparté,
Rire une libellule espiègle, ivre d'été,
 Ou gémir un papillon tendre.

Il dit ce que le pin raconte au vent qui fuit,
Ce que gronde l'orage et soupirent les seigles :

Car Zizozul est fort instruit :

Il voit tout, il sait tout, comprend tout et traduit

En espagnol le chant des aigles!

Or, Mathias dit un jour : « Lutin, gentil lutin,
Qui portes pour épée un fin rayon de lune,

Mon âme est triste ce matin ;

Viens me traduire en grec, hébreu, kurde ou latin,

Ce que la mer chante à la dune! »

Aussitôt le lutin prit un livre menu

Fait d'une fleur d'ajonc pliée en trois cents pages :

« La mer dit, sur un air connu :

Mathias, viens voir Lola, la Basquaise au sein nu

Qui va, cherchant des coquillages.

— Est-ce vrai, Zizozul? la mer a dit cela? »

Mathias courut, parmi les dunes radieuses,

Et vit la Basquaise Lola.

Alors son front pâlit, son regard s'étoila,
Ses mains se joignirent, pieuses.

« Zizozul, je l'ai vue, et ses yeux m'ont souri,
Et j'ai senti mon cœur s'ouvrir comme uné rose !
Ecoute, écoute : au bois fleuri,
Chaque oiseau chante à Dieu son poème attendri ;
Oh ! traduis-moi leurs chants en prose ! »

Et vers le bois fleuri, le lutin s'élança,
Nota les chants d'oiseau de sa fine écriture,
Fit demi-tour et prononça :

« Le geai dit que Lola t'attend sur la Piazza,
Avec des fleurs à la ceinture.

— Lutin, gentil lutin haut d'un pouce et demi,
Courbe-toi : je suis roi, j'ai sceptre et diadème,
Je suis plus fier qu'un pape, ami :
Car le cœur de Lola sur mon cœur a frémi
Et sa bouche m'a dit : « Je t'aime ! »

— *Je t'aime?*... Etranges mots! » Et le lutin d'ouvrir
Pour en trouver le sens vingt brochures savantes.

Il finit par le découvrir :

« *Je t'aime* se traduit *je te ferai souffrir*
Dans toutes les langues vivantes. »

XVII

L'ORANGER BLANC

A Mademoiselle Jeanne Brindeau.



L'ORANGER BLANC

Celui que Floride aime, aujourd'hui se marie,
C'est Pèdre, le vaillant et souple matador ;
Il est devant l'autel avec dona Marie
La Catalane brune aux pendeloques d'or.

Floride n'a jamais dit son amour à Pèdre,
Car il est bien trop beau pour accepter sa main ;
Et, pâle, elle s'assied au bord de sa cathèdre
Pour voir passer les deux époux sur le chemin.

C'est un matin d'avril où les colombes blanches
S'envolent, deux à deux, sur les orangers blancs ;
Et Floride se lève et s'en va sous les branches,
Et le soleil baise en les fleurs ses pieds tremblants.

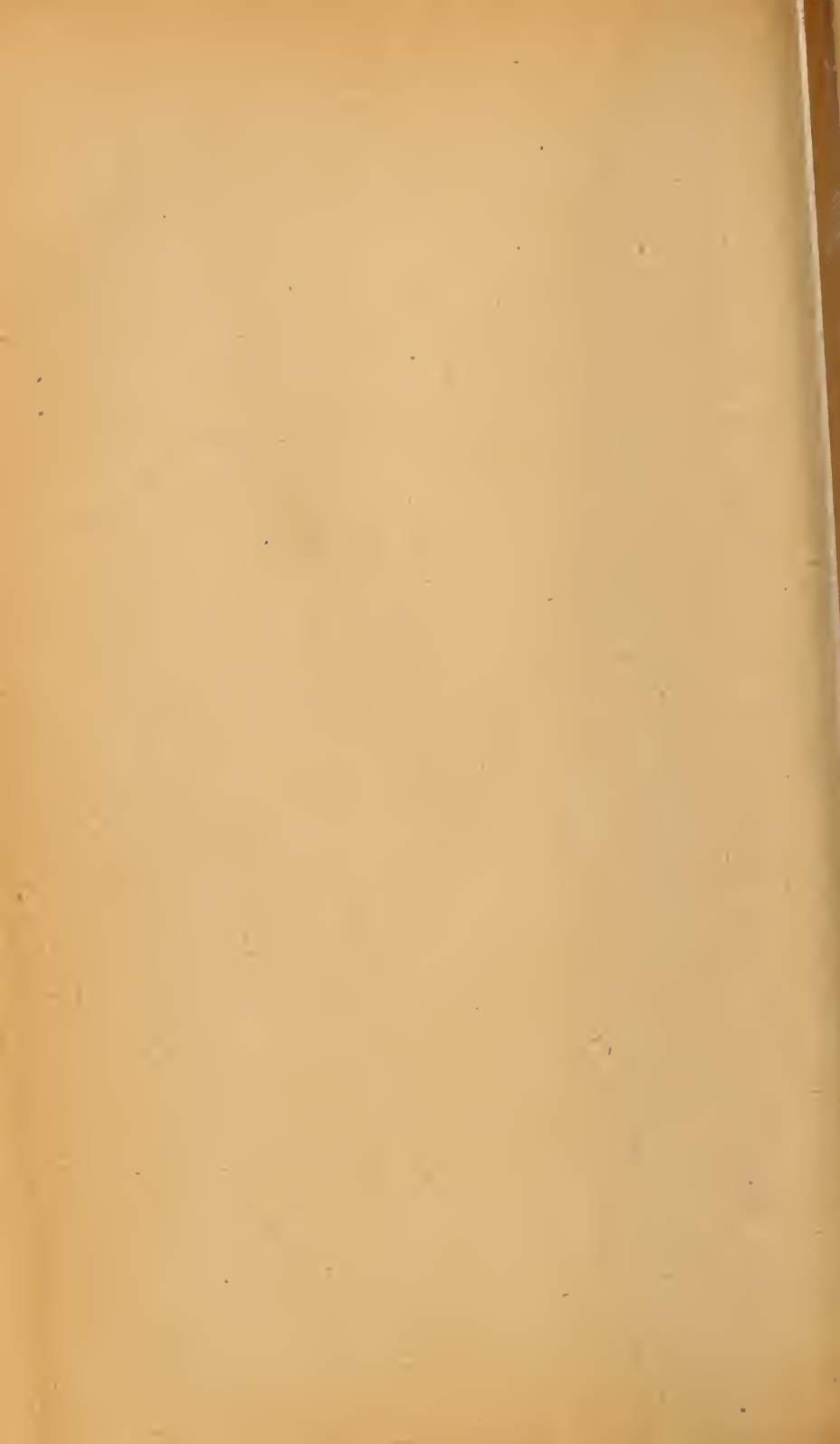
Mais la cloche en sa tour s'ébranle et carillonne,
L'orgue hennit avec transports son chant vainqueur.
Voici les mariés ! Vivat ! Pèdre rayonne
Et Floride en pleurant met les mains sur son cœur.

Or Pèdre qui la voit lui sourit au passage
Et dit : Bonjour, Floride ! en un salut galant.
— Bonjour, Pèdre ! dit-elle en tournant son visage
Puis elle tombe et meurt sous un oranger blanc.

Mais cet oranger blanc, courbant sa tige frêle,
Comme un ami pieux au cœur endolori,
En un geste bien doux jeta ses fleurs sur elle.
Et l'on dit qu'il est mort sans avoir refleuri.

XVIII

LE ROI ROUGE



LE ROI ROUGE

Le roi Paul fit tuer cent mille hommes : l'Histoire
Lui décerna le nom de Grand.

Son fils Grégoire

En fit tuer le double : il fut fort honoré.

A sa mort, tous les yeux honnêtes ont pleuré.

Son fils Luc fit des ronds en crachant sur l'eau claire :

L'Histoire le méprise ; il n'est pas populaire ;

Son nom ne fait rien battre au sein du marmiton.

Aussi Grégoire II, son digne rejeton,
En montant sur le trône eut une idée insigne :
Etant moins batailleur qu'un pêcheur à la ligne,
Mais, voulant plaire à des sujets dignes d'amour,
Il décréta qu'on en tuerait deux cents par jour.
On prendrait les plus beaux, les plus forts, les plus braves,
Et leur sang, recueilli par d'élégants esclaves,
Serait versé dans un bassin de marbre vert,
Où les dames pourraient patiner en hiver.

Le décret étonna quelque peu le royaume.

Le noble en son manoir et le gueux sous son chaume
Dirent à l'unisson : « Quel fou que notre roi ! »
Et tous les gens fuyaient avec des cris d'effroi,
Lorsque les recruteurs arrivaient dans les villes ;
Il n'y restait qu'enfants chétifs, vieillards débiles,
Aveugles, culs-de-jatte, estropiés, boiteux.
Et le Roi qui l'apprit s'exclama : — « C'est honteux !
Je rougis de régner sur un peuple aussi lâche !
Partez, mes recruteurs ! besognez sans relâche !

Le réservoir de sang tarit près du château
Et mon fils n'y peut plus faire aller son bateau ! » —

Alors, pendant cinq ans, les bourreaux opérèrent.
Le bassin déborda, les herbes s'empourprèrent,
La terre devint rouge et l'on vit, par moments,
Des nuages pareils à des caillots fumants
Monter vers le soleil écarlate et farouche ;
Chaque rose vomit du sang comme une bouche ;
Du sang sortit du tronc des chênes enivrés,
Et des hiboux vermeils sur des rameaux cuivrés,
Entendant chaque nuit des larmes et des râles,
Fêtèrent le Roi Rouge en notes gutturales.

« Sire, dirent un soir quelques pâles valets,
Votre peuple s'insurge et fond sur le palais !

— De quoi se plaint-il donc ? demanda le monarque.
Voudrait-il, par hasard, que je misse une barque
Sur la mare de sang, afin qu'on pût, l'été,
Y canoter une heure ou deux en liberté ?

Non ? Alors voudrait-il que ce sang fit... que sais-je !
Manœuvrer un moulin ou tourner un manège ?
Nous soumettrons la chose à des ingénieurs :
Faites-le proclamer bien haut par nos crieurs ! »

La proclamation ne fut pas très goûtée.

« A mort ! à mort ! » rugit la foule révoltée.
Les portes du palais volèrent en éclats.
Et bruyamment, armés de piques, d'échalas,
D'arquebuses, de faux, de fourches, d'armes vagues,
Cent mille forcenés grouillant comme des vagues
Coururent en hurlant vers le prince inhumain
Qui, la couronne au front et le sceptre à la main,
Sous son manteau de pourpre et sa cotte d'or jaune,
Les attendait, pensif et grave, sur son trône.

Il se sentit troué par vingt pieux à la fois.

Mais, avant de mourir, il dit à pleine voix :

« Peuple imbécile, peuple aveugle, peuple ignare !
Que me reproches-tu ? Le sang de cette mare ?

Tout roi qui se respecte en fait couler autant,
Pour rien, pour le plaisir admirable et tentant
De perdre un fief ou deux, de saccager la plaine,
Et de vider de temps en temps tes bas de laine,
Moi, je n'ai rien perdu, rien saccagé, rien pris,
Et si quelque bon sens éclairait vos esprits,
O rustres idiots, ô hordes furieuses,
Vous baiseriez mes pieds de vos lèvres pieuses ! »

C'est ainsi que parla le Roi Rouge, en lançant,
A chaque mot de sa harangue, un jet de sang.
Puis il tomba, hué par la foule tragique.

Et ce fut fort bien fait : il était trop logique.



XIX

LE JARDINIER AVEUGLE

A Abel Letalle.



• LE JARDINIER AVEUGLE

Touton, le jardinier, est aveugle et bien vieux,
Voici quatre ou cinq ans qu'il a perdu les yeux,
Qu'il ne voit plus s'ouvrir les œillets ni les roses;
Et, dans l'ancien jardin aux corbeilles écloses,
Timidement, le dos frileux, à petits pas,
Il marche, en souriant aux fleurs qu'il ne voit pas.
Il sent que les jasmins sont beaux, que les jacinthes
Du frisquet de la veille ont subi les atteintes,
Que le lilas pâlit, que les myrtes vont bien,

Que le citronnier sèche et ne donnera rien
Si l'on n'abreuve pas plus souvent ses racines ;
Il présume qu'il faut sarcler les capucines
Et qu'on devrait fumer le grenadier mourant.
Ensuite, dans le parc ombreux et murmurant,
Il tâte avec douceur, de ses mains décharnées,
Les arbres qu'il planta dans ses jeunes années ;
Il constate qu'ils sont prospères, que leurs troncs
S'élancent vers le ciel ; bien souples et bien ronds,
Avec des chants d'oiseaux sur leurs feuilles charmées.
Et mille souvenirs lui tombent des ramées :
Sous ce tilleul, sa femme, un matin, vint s'asseoir ;
Sous cet ormeau, son fils défunt jouait un soir...
Et l'aveugle a des pleurs dans ses vaines prunelles.
Il s'en retourne alors ; mais le long des tonnelles,
Parfois, quelque pommier qui connaît le bon vieux,
D'un bout de branche en fleurs semble essuyer ses yeux.

XX

MIRAZZALU

A Mademoiselle Valentine Gerfaut.



MIRAZZALU

Il était une fois un homme au corps velu

Nommé Mirazzalu,

Un homme au corps velu si laid, si noir, si triste

Que tous les chiens hurlaient à la mort sur sa piste

Et qu'après l'avoir vu, condors et colibris

Mouraient, les yeux flétris.

Les crapauds expiraient de dégoût sur ses traces,

Les panthères voraces

uyaient devant son corps immonde et repoussant,

Et, quand il leur parlait d'amour en frémissant,
Les femmes d'alentour, pleurant d'ignominie,
Entraient en agonie.

Or, Mirazzalu vit, par un soir blond de mai,
Passer la Reine Ismé,
La jeune Reine Ismé dont l'approche parfume,
Et que sept négrillons à l'éventail de plume
Veillent, sur un char d'or où tirent, à pas lents,
Quatorze éléphants blancs.

Et Mirazzalu dit à la Reine : « Je t'aime ! »
Et, sous son diadème,
La jeune Reine Ismé pâlit et chancela.
Et puis, sentant venir la mort, elle appela
Son bourreau Kalitzar, dont le sabre superbe
Tranche un cou comme une herbe.

« O Kalitzar, va-t'en tuer Mirazzalu ! »
Et le monstre velu
Fut conduit au désert par une nuit obscure

Pour que nul homme errant ne vit sa face impure.

Mais, au désert, le ciel apitoyé s'ouvrit

Et la lune sourit.

Et, voyant ce visage arrondi dans la nue

Briller à sa venue,

Le monstre eut tout à coup deux larmes dans ses yeux.

« O bourreau, permets-moi d'adresser mes adieux

Au seul visage ami qui me sourit au monde,

A la Lune, à ma blonde. »

Et Kalitzar posa le sabre à son côté.

Alors, grave, exalté,

Sentant monter son cœur dans sa poitrine brune,

Mirazzalu joignit ses deux mains sous la Lune,

Puis, comme brame un cerf aux naseaux pleins de sang,

Il dit en gémissant :

« Lune chère aux grillons qui chantent dans les plaines,

Lune douce aux phalènes,

Lune qui baises l'aile aux hiboux repoussants

Souris-moi, montre-moi tes yeux compatissants
Et caresse mon cou de ta belle main blanche
Avant qu'on ne le tranche.

« Lune, je vais mourir sans que l'on m'ait aimé ;
Le vautour affamé
Réclame seul mon corps au bourreau qui s'apprête.
Mais toi, sois triste un peu, penche-toi sur ma tête
Et reçois dans ton sein pieux qui respandit
Mon âme de maudit ! »

Et quand il eut conté sa détresse profonde
A la planète blonde,
Il lui tendit ses bras de monstre vierge et noir
Avec tant de tendresse et tant de désespoir
Qu'on la vit, lentement, comme une houri nue
Descendre de la nue.

On vit paraître un corps sous son front radieux,
On vit pleurer ses yeux,
On vit s'ouvrir ses bras lumineux et superbes

Et, quand ses pieds de nacre eurent touché les herbes,
Elle baisa, sur son front noir, Mirazzalu,
Le monstre au corps velu.

Et, sous ce frais baiser de la Lune attendrie,
O miracle ! ô féerie !
Sa laideur se fondit comme une ombre au soleil :
Il parut beau, grand, jeune et vêtu de vermeil ;
Et le bourreau barbare, ébloui de lumière,
Tomba dans la poussière.

Et la Reine guérit en apprenant cela,
Et son cœur se troubla ;
« O beau Mirazzalu, gémit-elle, je t'aime !
Voici mon anneau d'or, voici mon diadème,
Voici mon corps tremblant qui soupire vers toi !
Je t'adore : sois Roi ! »

Alors, Mirazzalu, de sa voix souveraine,
Répondit à la Reine :
« La Lune est mon amie, elle a mon cœur fervent. »

Et depuis, il vit seul et parle dans le vent.

Mais la Lune, à minuit, quand il chante ses proses,

Le prend dans ses bras roses.

XXI

L'ÉGLISE SANS CLOCHER



L'ÉGLISE SANS CLOCHER

(CONTE POUR LE JOUR DES MORTS)

Il était jadis, je ne sais plus où,
Une paroissette humble et sans le sou
Dont les habitants — septante peut-être
Avec le curé, le garde champêtre,
Le maire, l'adjoint, le facteur-boitier,
Et le perroquet du cabaretier,
Et le groom anglais de la vicomtesse —
Courbaient tout le jour leur front de tristesse
Depuis le lever jusques au coucher,
Parce que l'église était sans clocher.

En oyant sonner la cloche honteuse,
Les enfants naissants à la voix piteuse
Ne cessaient de geindre et de pleurnicher,
Parce que l'église était sans clocher.
Les époux, penauds et glacés dans l'âme,
Disaient *oui* sans force et s'aimaient sans flamme,
Et, plus d'un ménage, hélas ! dut clocher
Parce que l'église était sans clocher.
Le prêtre essayait, parfois, le dimanche,
De grossir sa voix, d'arrondir sa manche,
De parler latin et de bien prêcher :
A quoi bon ? L'église était sans clocher !
— Il faut un clocher ! disait-il au prône ;
Comment voulez-vous que Dieu, sur son trône,
Més pauvres amis, se laisse toucher
Par des oraisons de gens sans clocher ?
Mes très chères sœurs et mes bien chers frères,
Economisons sur nos honoraires,
Et peut-être, un jour, pourrons-nous jucher
Sur notre portail un petit clocher ! »
De ses beaux sermons, c'était la substance.
Et, dans le saint lieu, toute l'assistance

D'approuver du front et de rabâcher :
« Il faut un clocher ! il faut un clocher ! »

Donc, les habitants économisèrent.
Les dix conseillers bientôt proposèrent
De venir chanter *Pater* et *Credo*,
Et de renvoyer chantres et bedeau.
Alors le curé, non moins charitable,
Dit à ces messieurs : « Il est équitable
Que chacun de nous y mette du sien ;
Je sonnerai donc la cloche pour rien, »

Or, par une nuit obscure et glacée,
Les pieds refroidis et la main gercée,
Assis en plein air sur un vieux priant,
Le curé sonnait la cloche, en priant.
C'était la Toussaint, et, jusqu'à l'aurore
— Ainsi que cela se pratique encore
Dans maint bourg de France — il fallait sonner,
Sonner sans repos et carillonner ;
Car si le sonneur s'endort, par mégarde,
La légende dit que Dieu, qui regarde,

Va de sa main blanche ouvrir les tombeaux
Et les morts poudreux, portant des flambeaux,
Avec des bruits sourds d'os qui se décroche,
Montent au clocher et sonnent la cloche.

— Le curé savait cette histoire-là.

Aussi, vers minuit, quand son front croula,
Quand sa main lâcha la cordelle grise,
N'éprouva-t-il point beaucoup de surprise
A voir arriver, devant ses yeux clos,
Deux squelettes blancs avec des falots.

« Tiens ! c'est toi, Justin ? et puis toi, Grégoire ?

Dieu vous a donc mis dans le purgatoire ?

Moi, je vous croyais dans le paradis !

Vous eûtes pourtant des messes jadis ? —

Dit le saint curé, très marri dans l'âme. —

Mais vous n'avez pu sortir de la flamme ;

Le Diable vous mit dans l'affreux bûcher

Parce que l'église était sans clocher !

Tenez, un conseil puisque nous y sommes :

Les morts après tout sont encor des hommes ;

Bâissez-le, vous ! Allez donc, là-haut,
Extraire du mont le granit qu'il faut
Et couper du bois dans les forêts vertes.
Les portes du Ciel vous seront ouvertes,
Et Dieu, par la main, viendra vous chercher,
Lorsque notre église aura son clocher !
Nul ne restera dans le purgatoire ;
Et vos petits-fils chanteront victoire
En vous bénissant ; et lorsque, à mon tour,
J'entendrai mon glas sonner dans ma tour,
Dans ma belle tour romane ou gothique,
Ce glas me sera doux comme un cantique ! »
Alors, sur un ton de *Miserere* :
« Vous avez raison, monsieur le curé ! »
Dirent les défunts. Et, souples, ingambes,
En faisant claquer les os de leurs jambes,
Les deux morts s'en vont quérir, sans broncher,
Des matériaux pour faire un clocher.
Et, comme toujours il clôt sa paupière,
Le bon curé voit, dans le cimetière
Voisin, d'autres morts surgir du sol gras,
Et sonner la cloche avec leurs longs bras,

Tandis que le vent, froissant les ténèbres,
Emplit les échos de choes de vertèbres.
Mais le curé dort et n'a peur de rien ;
Chaque mort d'ailleurs est un paroissien,
Un vieux campagnard de sa connaissance :
Aussi refait-il, avec une aisance
Parfaite, en poussant des soupirs ardents,
Le sermon qu'il tint aux morts précédents ;
Et, levant au ciel ses paumes douillettes,
Electrise-t-il ces nouveaux squelettes
Qui, hochant le front, lui disent, en *ré* :
« Vous avez raison, monsieur le curé ! »
Puis vont promptement se mettre à l'ouvrage.
Et le prêtre voit, dans son entourage,
Des milliers de morts surgir, et surgir
Encore, et venir l'entendre, et mugir
En faisant grincer leur mâchoire étique,
Dans un unisson rauque et fantastique
Sous lequel frémit le sol effaré :
« Vous avez raison, monsieur le curé ! »
Et tous ces morts-là vont couper des arbres,
Pétrir des mortiers, façonner des marbres,

Scier, raboter, clouer, et tâcher
De bâtir enfin le fameux clocher.
Des squelettes ont, sur leurs dos qui craquent,
Des poutres, des blocs pesants ; d'autres braquent
Leurs yeux ronds et creux sur des jalons blancs,
Et font des dessins, et tirent des plans.
Et haches, marteaux, truelles, cordages
S'agitent ; on voit des échafaudages
Enormes jaillir, des murs s'ébaucher :
Il commence, il monte, il croît, le clocher !
Il se dresse, il part tout blanc vers la nue !
Il est large et beau ! Nulle tour connue
N'est aussi splendide ! Et, triomphateur,
Son front de granit dépasse en hauteur
Cologne, et Strasbourg, et Rome, et la Mecque !
Et son bon curé sera fait évêque !
Gloria Deo ! crie en souriant
Le prêtre endormi sur son vieux pliant.
Et, lorsque la flèche extraordinaire
Pointe dans l'azur son paratonnerre,
Il voit brusquement son coq se percher,
Dans un vol de gloire, au haut du clocher.

« Passants, entrez tous dans ma cathédrale ! »
Et le coq, enflant sa voix gutturale,
Entonne, devant l'horizon vermeil,
Un cocorico superbe au soleil
Avec tant d'orgueil et de véhémence,
Hélas ! qu'il fait choir l'édifice immense,
Le clocher si beau, si fier, si brillant !...

« Ah ! satané coq ! » crie en s'éveillant
Le prêtre.

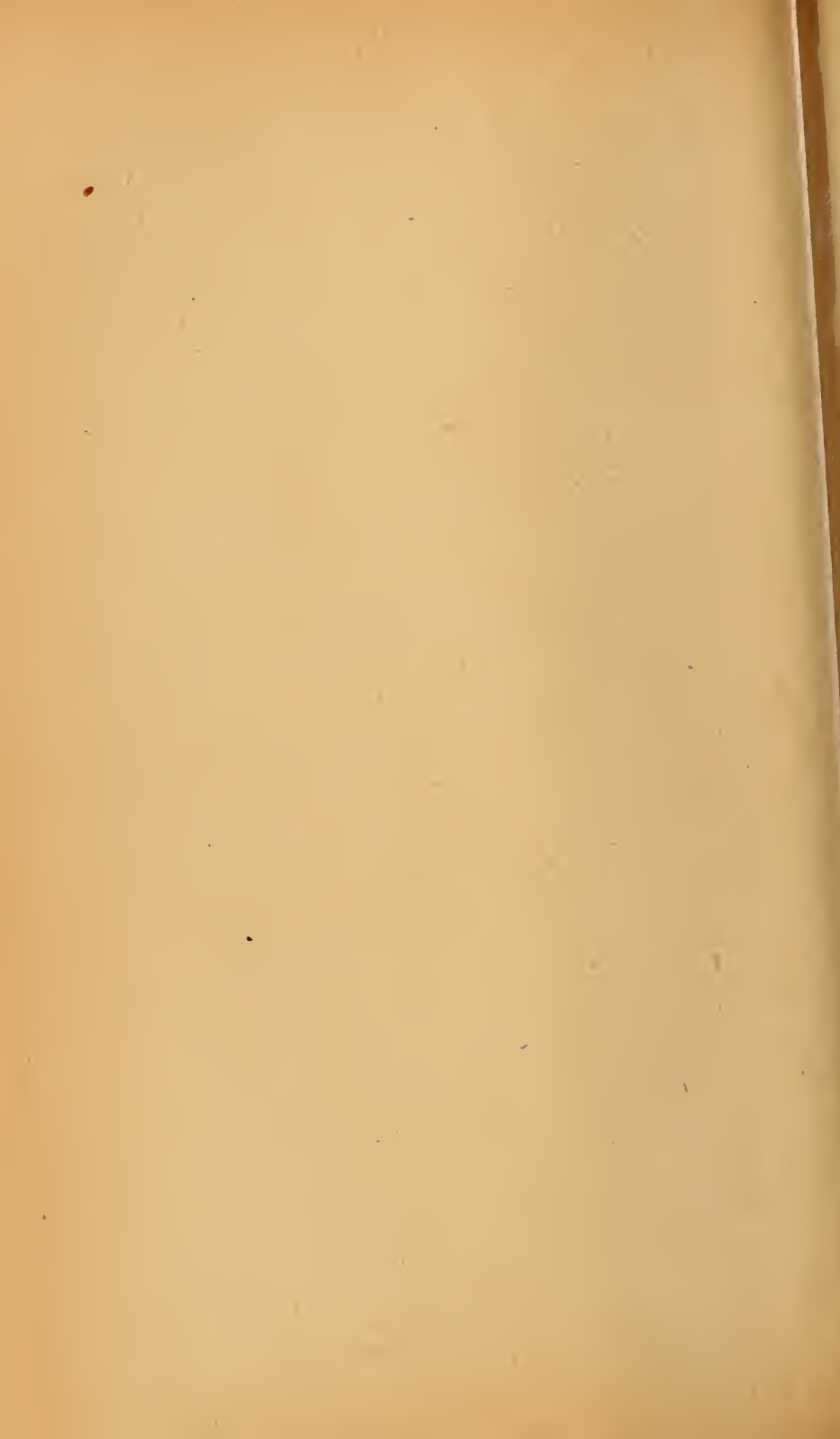
Et sa mine est fort dépitée.

Et puis, tout creusé par cette nuitée,
Il dit à son coq, qui chante au jardin :
« Je vais te manger à midi, greudin ! »

XXII

LA MUNETTE DE LUC

A Madame Caro-Delville.



LA MUNETTE DE LUC

La blonde Amaryllis est une tisserande
Si belle que les gens n'osent pas lui parler ;
Et le chevrier Luc, qui rêve dans la brande,
Pâlit quand elle approche et se met à trembler.

Mais ses chevreaux pour elle ont un bêlement tendre,
Son chien galope et va lécher sa main de lis,
Et dans les pins au long murmure, on croit entendre
Les vents heureux causer tout bas d'Amaryllis.

Puis, quand elle est passée, insoucieuse et vive,
Luc prend une musette en bois d'aulne, à cinq trous,
Et joue une chanson si pure et si plaintive
Qu'elle émeut dans les champs les âmes des bœufs roux.

Et cette chanson-là dit toutes ses pensées,
Tous ses espoirs et tous ses rêves infinis;
Et, quand il la module en notes cadencées,
Les oiseaux pour voir Luc se penchent dans leurs nids.

Il la chante longtemps, au crépuscule mauve,
Pour que la tisserande aux cheveux de soleil
L'écoute en s'endormant, là-bas, dans son alcôve,
Et rêve un peu de lui dans son calme sommeil.

Car il l'aime et son cœur est tout plein d'elle ; il l'aime
Et lui donnerait bien un chevreau nouveau-né,
Son bon chien si soumis, son vieil âne lui-même,
Et son grand bouc barbu comme un roi couronné

Mais ses lèvres jamais n'avouèrent ces choses,
Et, seule, sa musette à la voix de cristal
L'a dit aux coteaux verts, aux pins noirs, aux cieux roses,
Aux échos attristés de sòn pays natal.

Or, Luc vit, un matin, une folle assemblée
Marcher vers la maison d'Amaryllis : « Holà !
Où courez-vous ainsi ? » dit-il, l'âme troublée.
Et doucement, au loin, une chèvre bêla.

« Nous allons fiancer la belle tisserande
Avec le meunier Paul, » dirent les gars joyeux.
La tristesse de Luc fut sans doute bien grande,
Mais nul, à part son chien, ne vit pleurer ses yeux.

Et, le soir, il partit vers la maison bruyante,
Pleine de chants de fête et de gais rigodons,
Où parents et voisins à mine souriante,
Comblaient Amaryllis de souhaits et de dons.

« Voici — disaient les uns — des chaînes argentées ! »
D'autres disaient : « Voici des châles de satin ! »
Et des enfants jetaient près d'elle des hottées
Odorantes de jonc, de fenouil et de thym.

Alors, tréblant ainsi que devant la Madone,
Le chevrier marcha vers les futurs époux
Et dit : « Amaryllis, souffrez que je vous donne
Ma musette de pâtre en bois d'aulne à cinq trous. »

Ensuite, ayant rejoint les chèvres ses compagnes,
Mandé son chien fidèle et son âne caduc,
Il chemina, de bourg en bourg, vers les montagnes.
Et jamais plus, depuis ce soir, on ne vit Luc.

Mais lorsque Amaryllis eut mis sa robe blanche
Pour s'en aller, au son d'un violon fleuri,
Un brin émue, avec des airs de lis qui penche,
Prendre le bras de Paul, son radieux mari,

Elle entendit soudain, dans son alcôve obscure,
Où l'on avait rangé les présents et les fleurs,
Monter une chanson si plaintive et si pure
Qu'elle s'agenouilla, les yeux voilés de pleurs.

La musette de Luc aux notes cadencées
Jouait seule dans l'ombre; et sa dolente voix
Redisait aux échos d'alentour les pensées,
Les rêves, les espoirs et les vœux d'autrefois.

L'épouse devint pâle et retint son haleine :
« Qui donc chante cet air ? » dit-elle en se levant.
Elle eut peur et s'enfuit, le front bas, dans la plaine.
Mais la chanson de Luc la suivait dans le vent.

Elle sortait du creux des rocs et des broussailles,
Du fracas des torrents et du chant des corbeaux,
Et les pins l'entonnaient comme des basses-tailles,
Et la mer écumante en hurlait des lambeaux.

Cet air montait du sol, il tombait des nuées,
Il criait dans le sang, dans l'espace, en tout lieu,
Et, gravement, avec de sinistres huées,
Les étoiles du ciel devaient le dire à Dieu.

Oh ! la chanson de Luc ! oh ! la plainte farouche !
« Chantez, garçons d'honneur ! chantez à l'unisson ! »
Mais, quels que soient les airs qui sortent de leur bouche,
Amaryllis n'entend que l'horrible chanson.

« Allez sonner la cloche, et partons ! voici l'heure ! »
L'épouse prend le bras de son père caduc,
Mais, le long du chemin, le violon qui pleure
Répète la chanson implacable de Luc.

Et l'orgue du village aussi la fait entendre,
Et le prêtre la chante à l'autel à son tour.
Et l'épouse, en son cœur qui palpite à se fendre,
Sent éclore soudain la fleur d'un autre amour.

Elle sort de l'église, elle court, haletante,
Retourne à son alcôve et, tombant à genoux,
Ramasse avec transports la musette chantante
Et met un long baiser sur chacun des cinq trous.

« Otez ma robe ! ôtez mon voile, ô mes compagnes !
Jetez tous ces bouquets ! rendez tous ces présents ! »
Puis elle va, de bourg en bourg, vers les montagnes,
En demandant la route à suivre aux paysans.

« Luc ! » dit-elle aux vallons. « Luc ! » dit-elle aux prairies
« Es-tu là ? réponds vite ! » Et son œil consterné
Scrute les monts et cherche, autour des bergeries,
Le bouc grave et barbu comme un roi couronné.

Mais voici qu'un chevreau pousse un bêlement tendre,
Qu'un chien galope et va lécher sa main de lis...
« Luc ! » cria-t-elle. Et, dans les pins, on crut entendre
Les vents mouillés de pleurs répondre : « Amaryllis ! »

Il était là : c'était bien lui ! L'âme ravie,
Elle ouvrit ses bras blancs comme deux églantiers.
Puis dit : « Luc, je vous aime et vous offre ma vie ! »
Et Luc en souriant tomba mort à ses pieds.

Et maintenant il est au ciel. Et je suppose
Qu'il garde des chevreaux frisés près de saint Jean,
Avec son chien fidèle et son bouc grandiose
Au front duquel Dieu mit deux cornes en argent.

XXIII

LA RANÇON DES BAISERS

A Mademoiselle Suzanne Reichenberg.



LA RANÇON DES BAISERS

L'Amour, le seul ange des cieux
Que Dieu laisse errer sur la terre,
Inventa le baiser joyeux,
Dans l'île rose de Cythère ;
Puis, fier de son invention,
— Fierté d'ailleurs bien naturelle —
Demanda la permission
D'aller la montrer, d'un coup d'aile,
Aux autres anges ses amis.
Et, le bon Dieu l'ayant permis,

L'Amour s'envola dans la nue,
Monta, monta, monta longtemps,
Parmi les soleils éclatants
Qui souriaient à sa venue,
Monta, monta, puis arriva
Devant les portes de lumière
Du Paradis, où Jehovah
Dieu des dieux, tenait cour plénière
D'anges, d'apôtres et de saints.
Au son des luths et des buccins,
Sous un dais de pourpre dorée,
Le blond Amour fit son entrée :
« Joie et salut à tous ! Je viens
De découvrir chez les terriens
Une caresse tendre, oh ! tendre !
Un geste si délicieux
Que j'ai voulu sans plus attendre
En faire profiter les cieux.
D'ailleurs, tenez, voici la chose ! »
Et l'Amour, de sa bouche rose
Fleurant l'ambroisie et le miel,
Baisa quelques anges du ciel.

— Oh ! la bonne et douce caresse !
Encore ? dirent-ils, charmés.
Et leurs fronts se tendaient, pâmés,
Et leurs ailes tremblaient d'ivresse.
— Oh ! c'est trop bon ! Reste avec nous !
Reste au paradis où nous sommes !
Ne retourne plus chez les hommes,
Nous t'en supplions à genoux !
— Non pas, non pas, mes camarades !
Gardez pour d'autres vos tirades,
Leur dit l'Amour sans plus d'émoi !
Le Ciel, entre nous, peu m'importe ;
La Terre a grand besoin de moi ;
Bonsoir ! Veuillez m'ouvrir la porte.
— Méchant ! tu ne sortiras plus !
Dirent les anges résolus
En lui faisant une barrière
D'ailes blanches, de bras rosés,
Nul autre n'aura tes baisers :
Nous t'enfermons ! arrière, arrière ! »
Vainement l'Amour essaya
De passer à travers les anges :

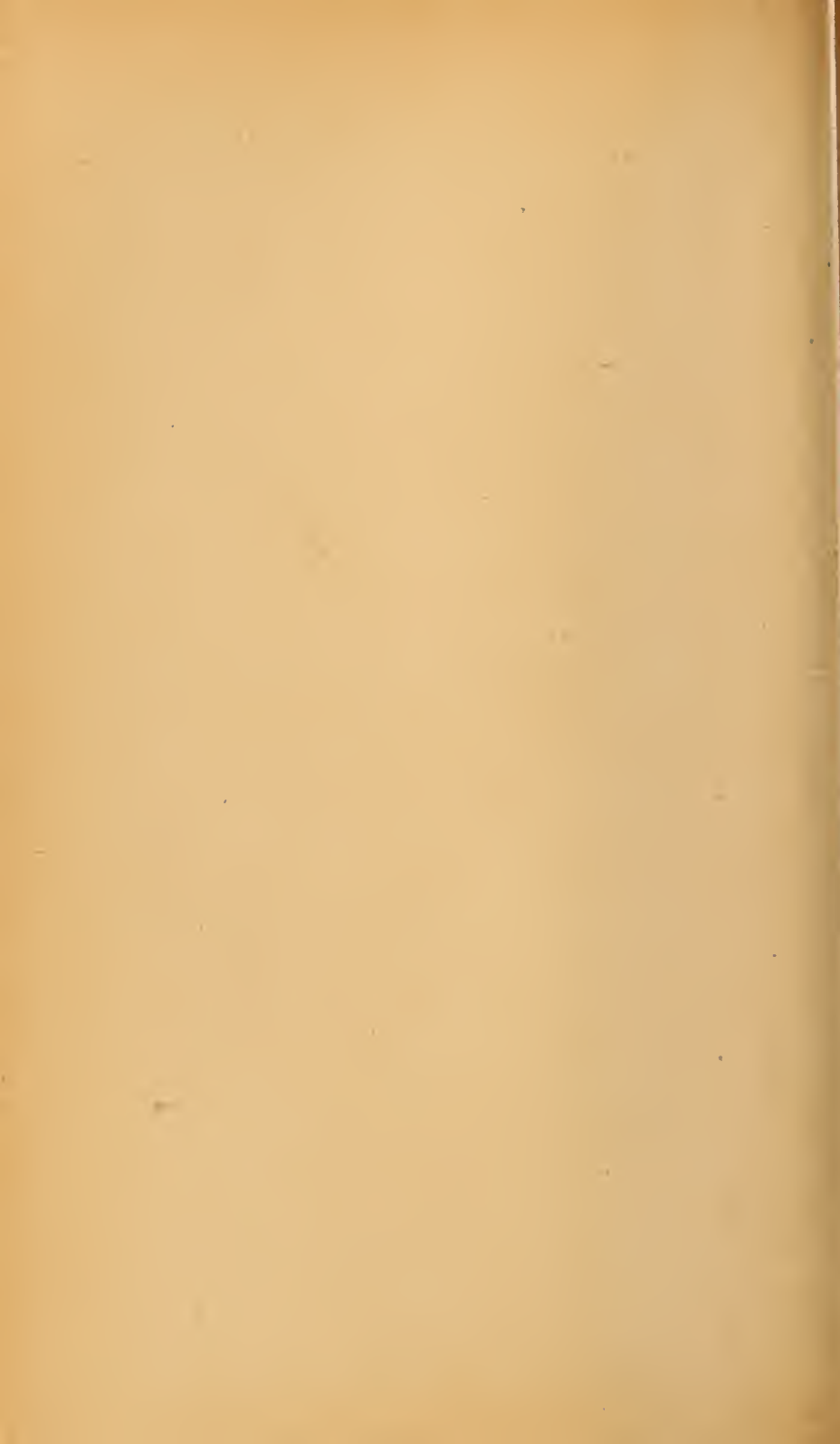
Il ne put. Il pleura, pria :
Jamais les célestes phalanges
Ne consentirent à s'ouvrir.
— Mon Dieu, venez me secourir !
Dit-il de sa voix éperdue.
A cette plainte, Jéhovah
Sur son trône d'or se leva.
Il chemina par l'étendue
Et, sous chaque pas qu'il faisait,
Une rose blanche éclosait.
Il vit pleurer l'Amour candide.
Alors, il lui dit doucement —
Et chaque mot au firmament
Allumait un soleil splendide :
« Combien donnas-tu de baisers ?
— Cent ! répondit l'ange à voix basse.
— Combien de pleurs as-tu versés ?
— Cent aussi ! — Bien ! je te fais grâce
Qu'on le délivre incontinent ! »
Et l'Amour s'enfuit rayonnant
Vers le beau pays de Cythère.
Depuis lors il est sur la terre .

Et vient tour à tour nous griser
Sans que nul ange s'en alarme.
Mais tôt ou tard, chaque baiser
Doit se payer par une larme.



XXIV

LE SOURIRE DE MADELEINE



LE SOURIRE DE MADELEINE

Ciel blanc, sol blanc, rocs blancs, désolations blanches :
Il neige ; les flocons effacent le chemin.
Des âmes d'oiseaux morts doivent monter des branches.
Le pèlerin trébuche, un bâton dans sa main .

La bise entre en huant par les trous de ses loques ;
Qu'il a froid ! Son dos saigne et ses yeux sont gelés,
Et le givre, qui met au bois des pendeloques,
Lui fleurit les cheveux de glaçons étoilés.

« Qu'avez-vous fait, Seigneur, de la bonne lumière ?
Qu'avez-vous fait — dit-il — du soleil tendre et beau ?
Si vous ne me rendez sa chaleur coutumière,
Je vais mourir avant de voir votre Tombeau ! »

Mais sur la route blanche il trouve une étrangère :
Oh ! que ses yeux sont bleus et qu'ils ont de douceur !
Et, la voyant transie en sa robe légère,
Il lui dit : « Voulez-vous mon manteau, chère sœur ? »

La femme lui sourit ; c'est sainte Madeleine
A qui le malheureux vient d'offrir ses haillons...
Et soudain le soleil rayonna sur la plaine :
Tous les flocons de neige étaient des papillons !

XXV

LA VIOLE D'AMOUR

A Mademoiselle Renée du Minil.

LA VIOLE D'AMOUR

Oyez bien attentifs, cette histoire touchante
D'une jeune bergère et d'un ménétrier :
Il était une fois une pastoure gente
Au corps souple et menu comme un jeune églantier.

Son sourire éclipsait les aurores jalouses
Ses seins faisaient pâlir le soleil devant eux ;
Et, quand ses yeux d'azur regardaient les pelouses,
On voyait se fermer les bleuets tout honteux.

Mais, jugeant qu'en sa bouche innocente et pieuse,
En sa gorge nacrée aux pudiques appas,
Nulle voix ne serait assez harmonieuse,
Nul langage assez pur, le bon Dieu n'en mit pas.

Elle entendait bien tout, les chants et les paroles,
Et ses agneaux plaintifs quand ils la réclamaient :
Mais elle était muette et, comme les corolles,
Silencieusement ses lèvres parfumaient.

Vivait en outre, à cette époque merveilleuse ,
Certain ménétrier aussi beau qu'inconstant,
Dont la viole en buis résonnait, si joyeuse,
Que les fleurs éclataient de rire en l'écoutant

Quand il jouait un air au sommet des collines,
Tous les moutons heureux se mettaient à danser,
Et les flots sautillaient de plaisir, et câlines
Les ailes des oiseaux venaient le caresser.

Or, un jour de printemps où les jeunes ramures
Semblaient bercer les nids dans le ciel lumineux,
Où les rayons ardents faisaient rougir les mûres,
La pastoure aperçut le beau violoneux.

Mais lui passa, jetant sa chanson babillarde.
Pour la triste muette, à quoi bon s'arrêter ?
L'épouse qu'il voulait, c'était une gaillarde
Sachant allègrement rire, boire et chanter,

Sachant des rigodons, sachant des séguedilles,
Sachant faire pleuvoir aux pieds de son époux,
Dans un fin menuet qui montrât ses chevilles,
Des torrents de bravos et des grêles de sous.

« Dieu vous garde, pastoure ! » Et quand, derrière un hêtre,
Eut disparu le gars au sourire vainqueur,
La muette sentit se dilater son être
Comme si le soleil se levait dans son cœur.

« O beau violoneux, revenez, je vous prie !
— S'écriait sa pensée en palpitant d'émoi —
Je ne sais point parler, mais la Vierge Marie
Fera que les oiseaux du ciel parlent pour moi !

« Chantez, ô rossignols ! chantez dans la ramure !
Sources, brises, torrents, chantez tous, effrenés !
Et que tout soit ma voix et que tout lui murmure :
« Mon beau violoneux, je vous aime ; venez !... »

« Viens ! le printemps joli nous rira dans les branches
Et les bois jetteront des fleurs sur nos cheveux ;
Et si tu vois s'ouvrir dans l'herbe, des pervenches
Mon aimé, tu sauras que ce sont mes aveux !

« Viens ! je te donnerai tout le lait de mes chèvres,
Viens ! je te donnerai tout ce que tu voudras
Et tu prendras mon âme heureuse sur mes lèvres
Et, comme deux rosiers, se mêleront nos bras.

« Viens !... » Elle l'attendit longtemps, longtemps... Très douces,
Ses brebis lui léchaient les genoux, son bon chien
Surveillait les sentiers couverts de feuilles rousses :
Mais rien n'y cheminait vers elle, jamais rien.

Pourtant, un soir d'automne où la lune blêmie
Posait des baisers blancs sur les mares des bois,
La viole chanta dans la plaine endormie
Et la muette fit le signe de la croix

Puis pâle, elle attendit au seuil de sa cabane.

« Dieu vous garde, pastoure ! Ouvrez votre huis ! c'est moi !
Je m'en vais en chantant à la cour de Toscane
Donner la sérénade à la fille du Roi.

« Car la fille du Roi, dit-on, a fait entendre
Qu'elle octroierait sa main au gentil troubadour
Qui, sur un ton plus pur et d'un archet plus tendre,
Saura faire pleurer sa viole d'amour.

« J'y vais ! Mais je suis las et couvert de poussière.
Asile, pastourette, ouvrez votre maison !
Et je dirai pour vous ma plus grave prière
Ou, si vous aimez mieux, ma plus folle chanson. »

Et la porte s'ouvrit, s'ouvrit, très lente : « Hôtesse,
Hôtesse aux grands yeux bleus pourquoi donc pleurez-vous ?
Mais il ne comprit point l'objet de sa tristesse
Et se coucha parmi les agneaux blancs et doux.

Et tandis qu'il dormait, la pastoure amoureuse,
La pastoure muette aux beaux rêves déçus,
Prit à côté de lui la viole poudreuse
Et l'ouvrit en priant Notre-Seigneur Jésus.

Et pour qu'il fût vainqueur, le gars pauvre et volage,
Pour qu'il fût sacré roi, le cruel adoré,
Et pour que sa viole au joyeux babillage
Sût bien pleurer d'amour sur un ton bien navré,

La pastoure fendit sa poitrine brûlante,
Sa poitrine brûlante avec sa serpe, et puis
Elle arracha son cœur avec sa main sanglante
Et l'enferma, vermeil, dans la viole en buis.

Et puis elle mourut, et puis deux chèvres blanches
Bèlèrent en voyant son âme s'envoler...
Et lorsque les oiseaux chantèrent sur les branches
Le gars prit sa viole afin de s'en aller.

Il partit, il marcha, longtemps, longtemps, sans trêve,
En demandant l'aumône ainsi qu'un pèlerin ;
Puis, tout à coup il vit jaillir, comme en un rêve
Des temples de porphyre aux coupoles d'airain,

Et puis des tours lançant au ciel des sonneries,
Et puis un palais d'or cerné de palefrois,
Et là devant passaient, en longues théories,
Tous les violoneux qui voulaient être rois.

Et la princesse blonde en sa robe étoilée
Les regardait, du haut de son trône vermeil.
L'ami de la pastoure entra dans la mêlée
Et leva son archet tiédi par le soleil.

Et la tendre viole, en ses mains ingénues,
Gémit alors des airs si plaintifs et si doux
Qu'au loin, croyant ouïr un ange dans les nues,
Les laboureurs pensifs se mirent à genoux

C'était le cœur saignant qui clamait sa détresse.
Et la Princesse, avec des pas vertigineux,
Descendit de son trône en pleurant de tendresse
Et vint baiser au front le beau violoneux,

Puis elle dit : « Voici mon Roi ! Sonnez fanfares ! »
Et, sur les tours de marbre et les dômes d'airain,
Retentirent des chants de luths et de cithares
Célébrant la splendeur du nouveau souverain.

Mais alors la viole, en un coin délaissée,
Fit entendre en sourdine un vieil air douloureux
Qui semblait un suprême adieu de fiancée
Et le cœur murmura : « Je t'aimais ! sois heureux ! »



XXVI

LA JALOUSIE D'ALAIN



LA JALOUSIE D'ALAIN

Sentez-vous dans le vent mille mains cajoleuses ?
Les astres ont ce soir des douceurs de veilleuses
Et, pour que les amants soient heureux, des buissons
Sournois couvrent de fleurs les bancs et les gazons.
Aussi maint couple jeune en la forêt proche entre.
Et la brune Marthon, fille du premier chantre,
Qui sonne l'Angélus du soir dans le clocher,
Croit sentir mille doigts de velours la toucher,
La choyer, la pousser vers la forêt fleurie.
Et, penchant son front rose, elle invoque Marie,

Pour ne pas succomber au démon tentateur.
Le démon, dans l'espèce, est Rémi le pasteur
Dont elle a vu, là-bas, luire les yeux de braise.
Et, de sa bouche tendre aux aromes de fraise,
Elle soupire fort en disant les *Ave*.
Elle sait que Remi, l'Angélu8 achevé,
L'attendra sous un pin, devant le clos de Gille ;
Il osa le lui dire, hier, à l'Évangile,
En feignant de prier tout bas, le polisson !
Et, depuis lors, le cœur de Marthe a le frisson
Et bat la générale à travers sa poitrine.
Rémi polke si bien, au son de la clarine !

Et, cependant, Marthon pense au défunt Alain,
Un enfant aux yeux bleus comme deux fleurs de lin
Et qui dort, quelque part, là-bas, sous une pierre.
Alain l'aimait aussi, mais d'une autre manière :
En silence, de loin, comme un ange aimerait.
Bon Alain ! Il mourut quand son amour secret
Allait peut-être éclore et montrer sa fleur tendre...
Et Marthe, en approchant des tombes, croit entendre,

Dans le chant des grillons au timbre cristallin,
Un peu de la voix pure et plaintive d'Alain.
Mais bah ! les morts sont morts ! Et vers le clos de Gille,
La brune part, le cœur ému, le pied agile.
Tu peux la pousser, va, brise aux doigts cajoleurs !
Et vous, buissons, jetez des fleurs, jetez des fleurs !
Et Marthe en rougissant longe le cimetière.

Mais, tout à coup, dans l'ombre, à côté d'une pierre,
Quelque chose retient sa robe, doucement.
Qu'est-ce ? Elle se retourne avec étonnement
Et découvre un ajonc épineux qui l'accroche...
Mais elle pousse un cri d'effroi : la pierre proche,
Sur laquelle un rayon de la lune a glissé,
Porte le nom d'*Alain* aux trois quarts effacé. .
« Pardon ! je n'irai pas ! » dit Marthe à cette pierre.
Elle tombe à genoux, murmure une prière.
Baise le nom d'Alain puis rentre, tout en pleurs.

Sur ses cheveux, l'ajonc avait laissé des fleurs.



XXVII

L'ŒUF BLEU

A Serge Barranx.



L'ŒUF BLEU

(CONTE DE PAQUES)

Autrefois, mes enfants — si j'en crois Frère Jacques,
Moine fameux, cité par maints auteurs latins —
Les coqs de fer qu'on voit sur les clochers hautains
Pondaient un grand œuf bleu tous les matins de Pâques ;

Un œuf bleu que guettaient, avec des yeux goulus,
Le riche en son manoir, le pauvre en sa bicoque ;
Car celui qui pouvait le manger à la coque,
Au dire des savants, ne mourait jamais plus.

Or, dans un vague îlot d'une mer innomée,
Était un clocher blanc pourvu d'un coq hardi,
Qui, très correctement, pondait, le jour susdit,
Un gigantesque œuf bleu sur la foule affamée.

Mais l'on se disputait cet œuf si fortement
Que jamais nul mortel ne put le faire cuire.
Quand les gens le voyaient tourbillonner et luire
Comme un astre d'azur tombant du firmament,

Tous se ruaient, les bras tendus, vers l'œuf magique,
Bondissaient, se frappaient, s'écrasaient sans pitié ;
Et l'œuf du coq de fer, par mille mains broyé,
N'était plus qu'un semblant d'omelette tragique.

Un an, le choléra dévastant la cité,
Les insulaires, pris d'une frayeur extrême,
Se portèrent en foule et, dès la mi-carême,
Sous le coq qui pond l'œuf de l'immortalité.

Ils se massèrent tous, en folles grappes noires,
A la place où l'œuf bleu devait tomber ; si bien
Qu'on ne vit plus, autour du coq aérien,
Que des houles de poings fracassant des mâchoires.

Vlin ! vlan ! Les coups tombaient contre les torses nus,
Défonçant les thorax et décrochant des têtes ;
Vlin ! vlan ! Et l'on croyait entendre des tempêtes
Au fond d'un bois humain plein de rameaux charnus.

Et les vainqueurs d'un jour installaient des échelles
Pour monter vers le coq et tendre leurs chapeaux ;
Et des femmes grimpaient, couvertes d'oripeaux,
Ouvrant, pour cueillir l'œuf, des capes de dentelles.

On s'assomma longtemps et sans répit aucun.
Cent hommes aux Rameaux survécurent à peine ;
Le jeudi saint, l'on n'en vit plus qu'une quinzaine ;
Et, la veille de Pâque, il n'en resta plus qu'un !

Un seul, tout éclopé, d'après ce qu'on raconte.
Il ouvrit, nonobstant, sa bouche avec ferveur,
Pour happer l'œuf béni, l'œuf divin, l'œuf sauveur...
Mais il mourut, hélas ! une heure avant la ponte !

Alors, le coq de fer pris d'indignation
Tendit sa patte gauche au-dessous de sa queue,
Pondit, recueillit l'œuf à la coquille bleue,
Et le croqua lui-même avec componction.

Depuis lors, mes enfants — si j'en crois frère Jacques,
Moine fameux, cité par maints auteurs latins —
Les coqs de fer qu'on voit sur les clochers hautains
Ne pondent jamais d'œufs, même le jour de Pâques.

XXVIII

LES POMMIERS DE BERNARD

A Théophile Gautier fils.



LES POMMIERS DE BERNARD

Les pommiers de Bernard sont fiers comme des dômes.
Quand le soleil levant jette sur eux ses chromes,
On croit voir dans la brume une ville aux tours d'or ;
Leurs rameaux alourdis craquent en Fructidor,
Comme des bras de gueux que le faix exténue ;
Puis, quand Avril les flatte en riant dans la nue,
Ils se couvrent de fleurs, et sous leurs grands dais blancs,
Le maître va, comme un pontife aux gestes lents.

Bernard a des écus qu'il compte, les dimanches.
Chaque pommier, de ses racines, de ses branches,
Happe tout suc qui court, tout rayon qui se perd,
Puis en fait de l'argent comme un chimiste expert.
« Voilà, Bernard ! » dit-il en tendant ses mains vertes.
Et le maître sourit vers les pommes offertes.

Mais Bernard est bien vieux ! Sur son front ravagé,
Tous les pommiers fleuris ont l'air d'avoir neigé.
Son fils Pierre, cupide et las de se soumettre,
Son fils attend la mort pour être enfin le maître.

La mort ne venant pas, Pierre tua Bernard.

Ah ! ce fut vite fait, d'un seul coup de poignard
Au cœur : un long jet rouge, un cri, puis quelques râles.

Les astres purs baisaient le front des pommiers pâles.
Aucun bruit. Aucun œil. Nul n'avait vu cela.
Pierre prit une pelle et vivement alla

Creuser dans le verger une fosse profonde.
Et lorsque le soleil mit sa prunelle ronde
Sur la paisible ferme où l'exploit s'accomplit,
Bernard était sous terre et Pierre dans son lit.

Jamais aucun vivant ne connut l'aventure.
« Hé ! le bonhomme avait de l'or dans sa ceinture !
Dit-on : quelque passant l'en aura soulagé,
Puis l'aura mis à l'eau sous forme de congé. »

C'était sous un pommier que dormait le vieux père,
Sous le plus grand, le plus ombreux, le plus prospère,
Sous celui dont les fruits étaient les plus pesants.
Quand mai vint, il fleurit comme les autres ans
Et, sous le dais splendide et fier de ses ramures,
Pierre ébloui voyait déjà les pommes mûres.

Mais, au mois d'août, le fils de Bernard chancela.

« Oh ! dit-il en tremblant, d'où viennent ces fruits-là ?
Comme ils sont lourds, comme ils sont froids quand on les touche !
Oh ! n'ont-ils pas des yeux, n'ont-ils pas une bouche,

Une bouche sans dents qui ricane ?... Jésus !
Cette tête de mort qui pousse là-dessus !
Et cette autre ! et cette autre !... En voilà dix, vingt, trent
Tout l'arbre en est couvert ! Chaque branche vibrante
De ce tronc sous lequel mon père est enfoui
M'en montre une qui saigne et qui hurle : c'est lui ! »

Il voulut fuir : ses pieds s'attachaient à la terre.
Deux bras puissants, sortant du sol avec mystère,
Devaient le retenir et le serrer entre eux.
« C'est lui ! » criaient toujours, là-haut, les fruits affreux.
Ah ! Pierre secoua cet arbre avec furie,
Les yeux clos. Mais alors chaque pomme meurtrie
Sembla l'éclabousser de cervelle et de sang.
Il en fit tomber vingt, puis quarante, puis cent,
D'un poing féroce, à coups de gaule, à coups de pierres.
Mais, s'il voulait rouvrir un instant les paupières,
Il voyait, en dépit des rameaux abattus,
D'autres têtes de mort lui montrer leurs rictus.
Il en restait toujours ! il en poussait sans trêve !
« Attends ! je vais chercher ma hache et je te crève ! »

Dit le fils de Bernard au pommier odieux.

Il courut, prit sa hache et, refermant les yeux,
Il la brandit, à tour de bras, sur le vieil arbre.

Mais, quand il s'écrœula, lourd comme un fût de marbre,
Lui sous lequel Bernard, jadis, se reposa,
Le pommier s'abattit sur Pierre et l'écrasa.

XXIX

LA VIEILLE FÉE



LA VIEILLE FÉE

Un jour de printemps, une vieille dame
Se noyait au fond d'un ruisseau peu clair ;
Un beau jouvenceau, laquais d'un vidame,
Passait, et, levant ses deux bras en l'air :
« Cette femme-là me semble jolie ;
Et je sais, pardieu ! quel est mon devoir. »
Il nagea vers elle... O mélancolie !
Il lui fut donné d'étreindre et de voir

Une laideron claudicante et louche
Et bossue, ayant cent ans bien sonnés,
Trois cheveux au front, trois dents à la bouche
Et quatre ou cinq poils moisissés dans le nez.
Le beau jouvenceau fit un brin de moue :
« Merci, mon sauveur ! Merci !... Sois béni ! »
Et la laideron lui baisa la joue,
Car le dévouement est toujours puni.

II

Or, cette baigneuse antique et difforme
— Et ceci, lecteur, point ne vous surprend —
Était une fée ayant — faute énorme ! —
Laisse sa baguette au bord du torrent.
Du reste, elle avait de bonnes manières ;
Sachant son Perrault sur le bout des doigts,
Elle dit, avec deux pleurs aux paupières
Et des trémoli corrects dans la voix :

« Je veux te donner une récompense,
Mon jeune sauveur ; que désires-tu ? »
Le petit manant fut, comme on le pense,
Fort embarrassé par cet impromptu.
Il chercha longtemps, non sans raison, dame !
Puis, pour éprouver d'abord son pouvoir,
Il dit sans façon : « Hé ! pardieu, madame,
Je veux avant tout ne pas vous revoir ! »

III

Crac ! s'escamota la vieille en l'espace
Comme une muscade en un gobelet.
Le petit maraud resta tête basse...
« Hé ! rappela-t-il ; deux mots, s'il vous plait ? »
Puis, ôtant sa toque et ne riant mie,
Saisi de respect, il dit humblement :
« Aimez-vous les fleurs, vénérable amie ?
Voici des lilas d'un parfum charmant. ..

Vous racontiez donc ?... » Très peu formaliste,
Reparut la fée au bout du vallon.

« Madame, entre nous, vous dresser la liste
De tous mes souhaits, serait bien trop long ;
Puis j'en oublierais et je me méfie !...

Voici donc à quoi je suis décidé :
Que, dorénavant, tout ce que j'envie,
Immédiatement me soit accordé !

IV

« Ça va-t-il ? — Ça va. — Topons donc ensemble ! »
Quand elle eut topé, le gars jovial
Se tâta les flancs, puis dit : « Il me semble
Que j'ai faim... Je veux un festin royal ! »
Alors, devant lui, des arbres passèrent
Tour à tour, pareils à des laquais verts,
Et, de leurs grands bras moussus, proposèrent
Pêches, pommes, noix et cent fruits divers.

Des vols d'ortolans, heurtant des branchettes,
S'enfilaient tous seuls, et l'ardent soleil
En faisait, là-haut, d'énormes brochettes,
Comme un cuisinier au menton vermeil ;
Tandis que des fleurs sveltes, blanches, fines,
Venant des jardins les plus renommés,
Passaient comme un rang de coupes divines,
Pleines jusqu'aux bords de vins parfumés.

V

« Bravo ! le service est fait à merveille ! »
Dit l'ancien laquais. Il prit, sans façon,
Viandes sur les plats, fruits dans la corbeille...
Mais il lui sembla qu'il mangeait du son.
« La plaisanterie est un peu risquée !
Grognat-il d'un ton que l'humeur aigrit.
Vous me paierez ça, ma vieille toquée !
Mais manger n'est rien pour un bel esprit ;

Tâtons d'autre chose !... » Et voyant les nues
Sillonner les cieux d'éclairs menaçants,
Puis, sentant la bise aux langues menues
Qui lui mordillait le dos en tous sens,
Le manant fit halte au pied d'un arbuste
Et, d'un ton hautain de corrégidor,
« Je veux, cria-t-il en cambrant son buste,
Un palais de marbre et des habits d'or ! »

VI

Aussitôt les troncs lui font des portiques,
Les roches lui font des murs de lapis ;
Des moutons, avec des bonds fantastiques,
Sortent de leurs peaux, laissant des tapis ;
Chênes et poiriers se fendent, se scient,
Se rabotent seuls et font promptement,
Sous ses yeux béants et qui s'extasient,
Fauteuils et bahuts d'un style charmant ;

Les nuages blonds, ainsi que des frêses,
Entrent sous le toit, d'un vol solennel,
Et font des plafonds remplis d'arabesques,
Qu'un moineau du bec signe « Cabanel »
Tandis qu'escortés de gongs et de fifres,
Mille vers à soie arrivent, portant
Des habits pompeux, brodés à ses chiffres,
Et tout rehaussés d'un or éclatant.

VII

« L'architecte est bon, le tailleur est rare !
Dit le jouvenceau ravi. Contemplons
Toute cette soie et tout ce carrare ! »
Mais il dut bientôt tourner les talens :
Ces objets avaient une odeur très fade.
« Madame ! fit-il, le cœur soulevé,
Je ne prends nul goût à cette bravade !
Et tout ce parfum de singe crevé,

S'il n'a pas pour but de me faire entendre
Que vous êtes morte, est de mauvais ton ! »
Ayant achevé ce discours peu tendre,
Il reprit ses vieux habits de coton.
« A bas les châteaux ! Restons pauvre hère !
Les plus beaux palais s'écroulent un jour.
De jolis minois, voilà mon affaire ! »
Lança-t-il, les yeux allumés d'amour.

VIII

Et, de toutes parts, folles avalanches,
Descendent gaïment cent mille houris,
Cent mille houris aux épaules blanches,
Aux seins carminés, aux bustes fleuris ;
Tout s'en couvre, bois, collines et plaines ;
Il en vient tant, tant, par rangs si houleux,
Que l'air semble fait avec leurs haleines,
Et l'azur du ciel avec leurs yeux bleus.

Et des chants d'amour gonflent ces poitrines,
Ces fronts purs et beaux penchent de langueur,
Et, comme un concert de fleurs purpurines,
Les bouches, tout bas, murmurent en chœur,
Tandis que le soir égrène des gouttes
De tendre rosée au pied des jasmins :
« O gentil laquais, nous t'adorons toutes
Et voulons mourir en baisant tes mains ! »

IX

Il leur répondit : « Faites donc, mesdames ! »
Puis, très généreux, leur tendit les doigts.
Mais il lui sembla que toutes ces femmes
Posaient sur ses mains des lèvres de bois !
Il se dirigea vers les plus jolies
Et mit sur leur joue un baiser glouton :
« Hein ! s'écria-t-il, encor des folies ? »
Voilà que sa bouche était en carton !

« Pour le coup, c'est trop ! » lança-t-il, stupide
Et plus malheureux qu'un galérien.
Quoi, trouver tout fade, et tout insipide ?
Ne goûter jamais de plaisir à rien ?...
Que faire ?... Il partit, la tête branlante,
Vers le vieux torrent qu'il oyait gronder,
Espérant du moins — chose consolante —
Goûter quelque charme à se suicider.

X

Mais, sur le rivage, il trouva la fée.
« Ah ! c'est vous ? » dit-il en rétrogradant.
Mais, la vieille, avec sa face truffée,
Éclata de rire en le regardant.
« Redeviens laquais ! dit-elle, imbécile !
Je reprends le don fait en ta faveur.
Sache que plus l'arbre est d'accès facile,
Moins le fruit qu'il porte a de la saveur.

Sot ! tu crois trouver quelque attrait aux choses
Que tu fais venir, d'un geste, en bâillant ?
Pour apprécier le parfum des roses,
Il faut que la main saigne en les cueillant.
Adieu ! Tâche donc que l'hiver t'affame,
Pour que ton pain noir soit exquis, l'été ;
Et baise les doigts rougeauds de ta femme :
Ils te seront doux s'ils t'ont souffleté ! »



XXX

LE MIRAGE



LE MIRAGE

Tout vieux, tout sec, tout las, sur son âne fourbu ,
Kérim, le pasteur blanc, retourne à sa tribu
Par le désert poudreux sillonné d'hirondelles ;
Et son troupeau conduit par ses deux chiens fidèles
Fait retentir trois cents clochettes en trottant.
Allez vite, moutons, galope, âne impotent,
Car Kérim qui, depuis sept lunes bien comptées,
Hiverne à l'oasis en vendant des jattées
De son bon lait qui fume et qui fleure le thym ,
Kérim a peur, grand'peur de mourir ce matin,

Il est si vieux ! les vents qui froissent la nuée
Pourraient prendre à son corps son âme exténuée
Comme ils ôtent d'un arbre un pétale flétri.
Et son esclave noir qui le veille, attendri,
Craignant qu'il ne s'écroule a jeté sa houlette
Et le tient droit sur l'âne, avec ses poings d'athlète.

Mais Kérim ne veut pas mourir encore, oh ! non.
Il se dresse en râlant près de son compagnon,
Il lève son front lourd qu'opprime l'agonie,
Et cherche, cherche au loin, sur la plaine infinie,
La montagne natale et douce, aux ravins bleus,
Qui dresse dans le ciel ses deux pics fabuleux
Comme les bras tordus d'un colosse en prière ;
La montagne qui porte au flanc une chaumière
Brillant comme un grain d'or au soleil de midi ;
Oh ! c'est là que Kérim est né, qu'il a grandi,
Et c'est là qu'il mourra si le cœur d'Allah l'aime.

Mais les monts sont bien loin et son front est si blême !
Ses prunelles n'ont plus de vision, son sang
Se coagule au fond de son cœur impuissant.

« Va, va ! » dit le pasteur à l'âne qui halète.
Et ses longs pieds osseux comme ceux d'un squelette
Tâchent de l'exciter « Va ! va ! » Ses yeux hagards
Fouillent obstinément de leurs derniers regards
Le désert morne et gris que nul mont ne boursoufle.
« Va ! va ! » répète-t-il dans un suprême souffle.
« Je veux encore voir ma cabane, je veux
Voir les fils de mes fils me baiser les cheveux,
Et ma femme, qui fut la Rose de Judée,
Toucher mon front jauni de sa bouche ridée...
Va ! va ! » Mais c'est en vain que l'âne court ; jamais
Sur les sables ardents ne brillent les sommets.
Ils sont à quatre jours de marche et Kérim tombe ;
Et le désert barbare et nu sera sa tombe.

Mais quand il fut tombé, les yeux du pasteur blanc
S'étoilèrent. Là-bas, sur l'horizon tremblant,
Sur l'horizon baigné de lueurs incertaines,
Se dressaient, lentement, comme deux tours hautaines,
Les pics d'une montagne énorme aux ravins bleus.
Oui, ce sont bien deux pics jumeaux et fabuleux
Pareils aux bras tordus d'un colosse en prière.

Ils sont en marche, et, sur leur flanc, une chaumière
Brille comme un grain d'or au soleil de midi.

O montagne, ô chaumière où Kérim a grandi !

C'est vous ! ses yeux vous ont bien vite reconnues !

Miraculeusement vous venez, sur les nues,

Vers celui qui ne peut aller vers vous ! Allah,

Le grand Allah, d'un souffle ému vous ébranla ,

Et vous pousse à travers l'immense plaine grise

Comme des grains de sable emportés par la brise.

« Qu'il soit béni ! cria Kérim, je peux mourir !

Vois, esclave, vois donc mon pays accourir !

Mon pays, mes enfants, ma Rose de Judée !

Comme elle est jeune encore en sa robe brodée ! »

O mirage ! divine et chère illusion !

L'esclave répondit avec compassion :

— Oui, Maître ! C'est l'épouse aux lèvres printanières
Qui vient ! »

Kérim sourit en fermant les paupières,
Leva ses bras pesants et mourut, transporté,
Comme un amant s'endort au lit de volupté.

XXXI

L'INFIDÈLE IONIS



L'INFIDÈLE IONIS

Sous les magnolias à l'ombre parfumée,
Le troubadour Lindus appelait Ionis
Avec des mots si doux que les oiseaux des nids
Pleuraient en se frôlant de leur aile pâmée.

« Oh ! toi qui m'as versé tout le ciel par tes yeux —
Disait-il en rêvant sur sa lyre chagrine —
Toi dont la gorge en fleur embaumait ma poitrine
Et laissait de l'aurore en mes bras glorieux ;

Ionis dont la bouche a le baiser si tendre
Qu'on croit boire la Mort dans une coupe en chair,
Ionis tant chérie, oh ! si Lindus t'est cher,
Viens vite, accours ! J'ai soif de toi ! je meurs d'attendre.

Oh ! ce serait si bon, cette nuit, d'être aimé !
Vois comme la liane étreint les pans de roche...
Viens, Ionis ; je vais fleurir à ton approche
Ainsi qu'un laurier-rose aux caresses de mai.

Entends ce que l'eau dit aux roseaux de la rive.
Elle dit : « Le temps passe ; aimez-vous, amoureux ! »
Entends le vent qui dit aux arbres langoureux :
« Fleurissez vite, ô bois ; le bûcheron arrive. »

Ionis, Ionis, il faut les écouter.
Viens ! tous les rossignols ont des sanglots d'ivresse.
Viens, viens ! Que ton sein pur dans la nuit apparaisse
Et la lune levante aura peur de monter.

A genoux, le front nu, je t'attends, je t'adore,
Oh ! ne viendras-tu pas ? ne m'aimerais-tu plus ?...
Infidèle Ionis ! on dit qu'à l'angelus
Tu vas rejoindre Olim, le joueur de mandore ;

On dit qu'Olim a tes baisers ; on dit qu'il a
Tes yeux remplis de ciel et ta gorge aurorale...
Oh ! mon cœur s'est tordu comme un lion qui râle
Et j'ai pleuré du sang lorsqu'on m'a dit cela !

Eh bien, je te pardonne à présent, et j'oublie.
Je t'aime tant ! Qu'importe un rival odieux ?
Aucun baiser d'Olim ne paraît sur tes yeux :
Viens ! donne-moi tes yeux, ma folle et ma jolie !

Donne tes yeux, ta bouche et ton âme ! Et, vainqueurs,
Partons pour le pays de l'extase et du rêve ;
Vivons l'éternité de la minute brève
Où tout le firmament semble fondre en deux cœurs.

Partons ! L'astre d'amour attend nos saints délires.
Vois-tu mille soleils fleurir sous tes pieds blancs ?
Vois-tu l'Eden splendide ouvrir, sous nos élans,
Ses portes de corail et d'or, au son des lyres ?

Ionis, Ionis, Dieu t'appelle en ma chair !
Oh ! viens ! verse la joie infinie en mon être
Où, foudroyé d'amour, je tombe, comme un hêtre
Que la tempête rouge embrase d'un éclair. »

Ainsi longtemps, longtemps, Lindus pria l'aimée.
La mandore d'Olim à l'aube retentit.
Ionis ne vint pas et Lindus repartit
Sous les magnolias à l'ombre parfumée.

Mais, comme il sanglotait, les yeux clos, en nommant
Celle qu'au fond du cœur il adorait encore,
Un magnolia bleu se pencha dans l'aurore
Et, de ses bras fleuris, le serra doucement.

XXXII

LA ROBE D'ÉTOILES

A Madame Mac-Swiney.

LA ROBE D'ÉTOILES

I

« Oyez, bourgeois, oyez, manants ! »
Et, sous leurs casques rayonnants,
Les hérauts clament dans les rues
Aux bonnes femmes accourues :
« Oyez ! Monseigneur Grégoré
Fils de notre roi vénéré
Aurá vingt ans dans quelques lunes.
Oyez, oyez, blondes et brunes !

Le jeune prince fait savoir
Qu'il a dessein de recevoir
Dans la nuit de la Saint-Pacôme
Toutes les filles du royaume
De Naples, Rome et d'autres lieux,
Pourvu qu'elles aient de beaux yeux
Et des épaules assorties !
Et qu'elles soient bien averties
Qu'on dansera, qu'on soupera,
Et que le Prince épousera,
Vingt jours après cette soirée,
La plus belle et la mieux parée. »

Et, prenant leurs trompes d'argent,
Les hérauts s'en vont, ravageant,
Avec leurs fanfares guerrières,
Les cœurs novices des tourières.

Or, damoiselle Morella
Rougit fort en oyant cela

« Je serai reine ! » se dit-elle.
Et sous sa coiffe de dentelle
Ses yeux brillèrent tant, oh tant !
Qu'un rosier fleurit à l'instant
Et tendit vers elle une rose.
Ah ! la belle petite chose
Qu'était la brune Morella !
Quand le bon Dieu la modèla
Ce fut sans doute un soir de fête.
D'une étoile qu'il avait faite
Tantôt, et de quelques jasmins
Qu'il peignit ensuite, ses mains
Avaient gardé des étincelles
Et des parfums ; et ces parcelles
Se retrouvaient, par-ci, par-là,
Dans le corps frais de Morella.

Donc, afin d'être bientôt reine,
Elle fit une robe à traîne
Splendide, en étoffe d'argent.
Et puis, de son doigt diligent

Expert en fines broderies,
Elle y fixa les pierreries
Qu'avait, dans un coffre sculpté,
Son père, orfèvre en la cité:
Perles, opales, améthystes,
S'alignant sous ses mains artistes
Y tracèrent mille dessins,
Des figures de rois, de saints :
Saint Pacôme, saint Jean, saint Pierre,
D'autres, ayant sous la paupière
Des saphirs à la place d'yeux,
Et Marie au front radieux,
Et les anges, et les prophètes
Avec leurs auréoles faites
De topazes, et puis Jésus
Avec des diamants cousus
Sur sa bavette de Malines
Et, pour ses lèvres corallines,
Elle disposa, sur deux rangs,
Ses rubis les plus transparents.
Oh ! quelle robe de lumière !
Les filles de la terre entière

Pourront concourir ; Morella,
Sous sa parure de gala
Les vaincra toutes ! oui-da, toutes !
Des bravos monteront aux voûtes
Du grand palais flanqué de tours
Lorsque, dans ces pompeux atours,
La belle fera son entrée.
Et, dès qu'il l'aura rencontrée,
Le prince ému dira : « Voilà
Celle que j'aime ! Honorez-la ! »

O triomphe ! devenir reine !...

Et, penchant sa tête sereine,
Morella souriait tant, tant,
En brodant et passementant,
Qu'on croyait voir passer l'aurore
Sur sa robe multicolore.

Quand le grand jour fut arrivé,
La belle alla dire un *Ave*

A l'autel de Sainte-Marie
Puis, rentrant à l'orfèvrerie,
Vite, vite, elle revêtit
Sa robe éclatante et partit
Vers la capitale. Et dix nègres
De dix ans, dix nègres allègres,
Précédés par quatre jongleurs,
La portaient sur un lit de fleurs.

II

Oh ! que de monde sur les routes !
« Vivat ! s'écriaient tous et toutes.
Quelle belle fille, Jésus !
— Et quelle robe elle a dessus !
— Vivat ! tu seras couronnée ! »
Jusqu'à la fin de la journée
On s'écrasa sur son chemin.
Par-ci par-là, levant leur main

Des mendiants clamaient vers elle.

« L'aumône, brave damoiselle !

Cela vous portera bonheur ! »

Et lors, afin que le Seigneur

L'aidât à monter sur le trône,

Morella leur faisait l'aumône ;

Elle donnait, donnait, donnait.

« Belle, un écu ? — Belle, un jaunet ? »

Disaient vingt gueux au teint livide.

Mais elle avait la bourse vide.

« Pitié ! Le prince Gregoré

A bon cœur et t'en saura gré. »

Chantait une voix de crécelle.

Et lors la tendre jouvencelle

Décrocha pour cet indigent

Un saphir de l'œil de saint Jean.

« J'ai sept enfants ! » geignait un autre

Au milieu de sa patenôtre.

Morella jeta deux rubis.

« Le loup a mangé mes brebis ! »

Contait un pâtre aux mains ouvertes.

Trois belles émeraudes vertes

Consolèrent ce malheureux.
« N'oubliez pas le vieux lépreux ! »
Dit un Maure devant sa case.
Elle défit une topaze
Et la jeta dans son bonnet...
Elle donnait, donnait, donnait.
« Priez pour moi ! » leur disait-elle.
Mais quelle énorme clientèle !
Que de pauvres de tous côtés !
Nez cancéreux, bras amputés,
Bosses, goitres, moignons, guenilles
Comme des cordons de chenilles
Bordaient la route, infiniment.
Et d'améthyste en diamant
La belle — ah ! Dieu ! quelle étourdie ! —
Petit à petit expédie,
Avec des gestes parfumés,
Tout son trésor aux affamés,
Tout, jusqu'à la dernière pierre !
Adieu la robe de lumière !

III

Mais alors, Morella trembla.

« Seigneur, seigneur ! Qu'ai-je fait là ?

Se dit-elle. Je suis perdue ! »

Elle regardait, morfonduë,

Son vêtement pauvre et terni.

« Je ne peux plus vaincre, nenni !

Comment voulez-vous que j'agrée

Au fils du Roi, si mal parée ! »

Et des pleurs mouillèrent ses yeux.

Là-bas, sous le soir radieux

Qui teignait le ciel de ses chromes,

Surgit une forêt de dômes

Entre sept coteaux violets ;

Et, sur ces dômes, un palais,

Un grand palais aux tours altières
Semblait tout fleuri de bannières.
Les négrillons pressaient le pas.

« O mes porteurs, n'avancez pas !
Leur dit la Belle fort marrie.
Retournons à l'orfèvrerie ;
Une autre sera Reine, allez ! »

Et, de ses sanglots redoublés,
Elle épouvantait dans les mousses,
Les grillons aux clarines douces.

Mais les porteurs étaient bien las.
Pour avoir un peu de soulas,
Ils firent une pause brève.
Morella, pleurant son beau rêve,
Marcha vers un étang voisin
Et, croisant les bras sur son sein,

Elle dit aux étoiles claires
Qui voguaient comme des galères
Dans le ciel noir : « Pardonnez-moi ! »
Et la Belle, tremblant d'émoi,
Allait se jeter dans l'eau pâle,
Quand une étoile aux tons d'opale
Se détacha du ciel et vint
Vers elle, et puis dix, quinze, vingt,
Cent étoiles, blanches, vermeilles,
Vertes, comme un essaim d'abeilles
Qu'une haie en fleurs appela,
Descendirent sur Morella !
Et, pour qu'elle fût encor reine,
Se mirent sur sa robe à traîne,
En rétablissant les dessins,
Les figures de rois, de saints,
A la place des pierreries.
Oh ! quelles riches broderies !
Oh ! quel costume éblouissant !
De tout leur cœur reconnaissant,
Les pauvres diables de la route
Priaient pour Morella sans doute

Et faisaient ce miracle-ci.

« Oh ! bonnes étoiles, merci ! »

Dit la brune transfigurée.

Et, de tous leurs rayons parée,

Elle alla vers ses négrillons.

« Allah ! qu'est-ce que nous voyons ! »

S'écria l'escorte ingénue.

Leur maîtresse éclairait la nue

Avec les astres blancs, bleus, verts,

Dont ses habits étaient couverts.

Et la mésange et l'hirondelle

A plein gosier chantaient près d'elle,

Croyant voir naître le matin.

Et, montrant le palais lointain

Avec ses tours et ses portiques

Aux dix négrillons extatiques ;

« Allez ! Monseigneur 'Gregoré
M'attend sur son trône doré !
Dit la brune. Allez qu'on se presse ! »

Et les porteurs pleins d'allégresse
Repartirent vers les remparts.

IV

Oh ! quels transports, de toutes parts !
De l'une rive à l'autre rive
On cria : « Quelle fée arrive !
Seigneur Jésus ! Voyez, voyez ! »
Et badauds, rustres, écuyers,
Sortant d'hôtels ou de boutiques,
Poussaient des clameurs frénétiques.
« Voyez ! Elle a pour vêtement
Les étoiles du firmament !

Ce doit être Sainte Marie ! »
Des vieilles, de leur main flétrie,
Firent le signe de la croix.
Et les cloches dans les beffrois
Carillonnèrent vers la nue,
Pour saluer cette inconnue
Dont la parure et la beauté
Portaient l'aurore en la cité.
« Noël ! » chanta la ville entière.
Et dans sa robe de lumière
Morella parvint au palais.

Quel tourbillon de corselets,
De coiffes d'or, d'épaules nues !
Trente mille belles, venues
Des pays les plus reculés,
Dansaient au son de luths voilés,
Et levaient, en d'aimables poses,
Toute une forêt de bras roses.

Mais lorsque Morella parut,
Un frisson d'extase courut

Et tous les yeux la contemplèrent ;
Et les cordes des luths tremblèrent ;
Le feu des lustres de vermeil
Pâlit, comme si le soleil
D'une planète colossale
S'était levé dans cette salle.

Et Gregoré cria : « Voilà
Cellè que j'aime ! Honorez-la ! »
Et sa main se tendit vers elle.
« Eblouissante jouvencelle,
Soyez ma bru ! » dit le vieux roi.
Et jusqu'au jour chaque beffroi
Fit retentir sa voix sacrée.

Et la noce fut célébrée
Par le très saint pontife, Jean.
Le Prince était vêtu d'argent ;
L'épouse portait sous ses voiles
Sa splendide robe d'étoiles,
Car les astres étaient restés
Fidèlement à ses côtés.

Mais, quand tomba la nuit sereine,
Quand, dégrafant la robe à traîne,
Le prince embrassa Morella,
Une étoile au ciel s'envola ;
Et chaque baiser de la brune
En fit de même partir une...
Si bien qu'à l'aube — ou peu s'en faut —
On les revit toutes là-haut.

XXXIII

LA PRÉFÉRÉE



LA PRÉFÉRÉE

Sous les mille bras nus de son harem en joie,
Sous la splendeur des seins qu'il cueille dans la soie,
Sous les baisers profonds, sous les cheveux frôleurs
D'odalisques offrant leurs bustes ceints de fleurs,
Aroun, l'empereur noir, reste morne et soupire.

« Perles de mes tribus, roses de mon empire,
Prometteuses d'amour aux spasmes généreux,
Qui de vous, qui de vous peut me rendre amoureux ? »

Dit-il, en attirant avec ses mains graciles
 Des rangs de cols neigeux et de hanches dociles.
 « Qui de vous, dans mon cœur, peut mettre un peu d'émoi
 — Et toutes à l'envi répondent : — Moi ! — Moi ! — Moi ! »
 Toutes pour lui se font câlines et plaisantes.
 Et l'Empereur, de ses prunelles méprisantes,
 Ne voit que bras tendus, fronts rieurs, seins nacrés
 Et lèvres de velours baisant ses pieds sacrés.
 « Qui de vous, qui de vous peut être mon amante ?
 — Répète l'Empereur de sa bouche écumante —
 Les plus belles, venez ! les plus tendres, venez !
 Remettez de la joie en mes yeux consternés,
 Remettez du soleil en mon âme transie !
 Venez, venez ! que votre extase m'extasie,
 Que je trouve l'ivresse en votre enivrement
 Et qu'au contact de votre amour, je sois aimant ! »

Et les bras noirs ou blancs, les seins bronzés ou roses,
 Les bustes nus, cambrés en d'affolantes poses,
 Défilent sous les yeux du Maître omnipotent.
 « Viens, toi ! » murmure-t-il parfois, en arrêtant

Une brune gaillarde, une blonde menue.

Il les prend, puis leur crache au front, et continue.

Et tout le harem passe aux pieds de l'Empereur.

« Ah! mourez, mourez donc! — dit-il avec fureur —

Mourez toutes, ce soir, troupeau de femmes vaines

Qui n'avez pu glisser un désir dans mes veines!

Eunuques — mande-t-il en grondant de courroux —

Allumez le sérail et poussez les verrous! »

Mille cris de terreur s'élèvent. Alarmées,

Les cadines se ruent sur les portes fermées,

On s'affole, on se heurte, et, comme des fruits mûrs,

Des grappes de seins lourds s'écrasent sur les murs,

Tandis que flambent, sous les torches des eunuques,

Voiles autour des reins, cheveux autour des nuques,

Berceaux de soie et d'or encombrés d'enfants gras.

Et l'Empereur regarde en se croisant les bras.

« Pitié pour moi! pitié pour moi! » clament cent bouches.

Et des fronts prosternés tremblent sur ses babouches.

« Pitié ! nous t'aimons tant ! que veux-tu donc de nous ? »

Et des baisers peureux effleurent ses genoux.

« Oh ! laisse fuir au moins nos fils de ta demeure !

— Mourez tous ! — crie Aroun — et qu'avec vous je meure !

Mais alors, une femme aux yeux hagards bondit,

Se jette sur le Maître et clame : « Tiens, bandit !

Moi, je ne t'aime pas, je te hais, je te tue ! »

Et l'Empereur voit luire une dague pointue

Au poing de cette impie.

— Eunuques ! arrêtez ! —

Crie Aroun en levant ses bras ensanglantés.

Et, pâle, il considère un instant la rebelle.

Elle n'est plus très jeune, elle n'est plus très belle ;

Mais ses yeux rayonnants sont pleins de cruauté.

« Esclaves, qu'on la mène à mon palais d'été —

Dit-il, un espoir triste envahissant son être —

Elle m'a fait souffrir : je l'aimerai peut-être. »

XXXIV

L'AVEU

L'AVEU

Elle était jeune, pure et douce ;
Il était jeune, pur et doux ;
Leurs pieds foulait la même mousse
Ou saignaient aux mêmes cailloux.

Souffrait-il ? Elle était en peine.
Riait-elle ? Il était charmé.
Quand l'un cueillait de la verveine,
L'autre avait le cœur embaumé.

Mais leur bouche, triste ou ravie,
Ayant prononcé d'autres vœux,
Ils s'aimèrent toute la vie
Sans se faire jamais d'aveux.

Les rosiers changèrent de roses,
Oublieux des printemps défunts ;
Mais leurs deux âmes, toujours closes,
Gardèrent les mêmes parfums.

Quand il fut mort, elle, très vieille,
Puisqu'il ne l'entendrait jamais,
Bien bas, bien bas à son oreille,
Dit en pleurant : « Je vous aimais ! »

Puis, comme tombent les corolles
Qui tardèrent trop à fleurir,
Elle expira... Sous ces paroles
Les yeux du mort semblaient s'ouvrir

XXXV

LA MONTAGNE SCULPTÉE

A Joseph Montet.



LA MONTAGNE SCULPTÉE

I

Depuis sept fois sept ans, l'artiste fier Anthô
Sculptait une montagne à grands coups de marteau,
C'était une montagne au sommet granitique.
Largement, d'une main robuste et frénétique,
Il taillait dans le roc un front, un nez, deux yeux,
En faisait un long buste élané vers les cieux,
Un buste colossal qui, dans un coin des lèvres,
Pouvait donner asile à vingt troupeaux de chèvres.
Et c'était son portrait qu'il façonnait ainsi.
Du matin jusqu'au soir, sans repos, sans merci,

Il sculptait, les yeux pleins d'une extase ingénue,
Il dressait un Anthô formidable en la nue,
N'ayant pour compagnons que les aigles et Dieu.

De temps en temps, la nuit, il prenait un épieu,
Allait tuer un ours dans les cavernes proches,
Cachait furtivement sa proie entre deux roches,
Puis, ayant de quoi vivre un mois, il remontait,
Et, pâle, au clair de lune, il sculptait, il sculptait.
Qu'importaient les rumeurs de la terre lointaine ?
Il travaillait, perdu dans sa gloire hautaine :
Que le soleil brillât ou que le vent hennit,
Au-dessus des éclairs il taillait le granit,
Infatigablement, de sa dextre acharnée,
Pour qu'au jour de la mort l'œuvre fût terminée.

Honneurs, plaisirs, amour, il ne connaissait rien.
Des corps de vierge en fleur pouvaient heurter le sien
Sans qu'il leur accordât un seul regard d'envie.
Il avait dédaigné les roses de la vie.
Sculpter, sculpter toujours, dresser au firmament
Un monument unique au monde, un monument

Dont les siècles futurs admirent l'opulence,
Sur qui l'Éternité s'extasie en silence
Quand l'Univers n'aura plus d'yeux pour contempler,
Voilà le seul bonheur qu'Anthô daigne appeler.

Or, quand il eut cent ans, il jugea l'œuvre faite.
Il descendit, le cœur ému, les yeux en fête,
S'en alla dans la plaine et regarda :

Le soir,

Comme un enfant de chœur parant un reposoir,
Effeuillait sur le mont ses roses de lumière ;
Et, dans un brouillard d'or, le colosse de pierre,
Dominant une cour de pitons rembrunis,
Trônait comme un dieu grave aux rêves infinis.

Anthô pleura d'orgueil en voyant son image
Et dit : « Je peux mourir. »

Mais, pour lui rendre hommage.
Les laboureurs venaient des champs. « Los pour Anthô ! »
Clamaient les pèlerins en baisant son manteau.
Et les femmes jetaient des fleurs sur son passage.
Et le sculpteur était si fier que son visage

Laissait de la clarté sur les arbres joyeux
Et que les tournesols se penchaient vers ses yeux.
« Gloire à toi ! » lui criaient les cités en délire.
Des prêtres l'encensaient, et des joueurs de lyre
Du faite des remparts chantaient son nom au ciel.
Les yeux d'Anthô semblaient verser des pleurs de miel.
On lui dressa des arcs, on le couvrit de palmes.
Et, bénissant la foule avec des gestes calmes,
Il regagna le mont par ses mains façonné,
Entra dans une grotte et, s'étant retourné,
Il dit aux gens qui l'y suivaient, la tête basse,
Comme une tribu vile escorte un Roi qui passe :
« Murez-moi dans la grotte, amis, et repartez !
Je veux mourir ici sous mes rochers sculptés,
Je veux mourir dans la montagne familière
Pour que mon dernier souffle entre dans cette pierre,
Pour que mon âme heureuse anime ces sommets
Et que l'œuvre d'Anthô soit vivante à jamais !
Murez, murez ! bouchez la grotte !... Adieu, mes frères. »

La nuit tendait les rocs de voiles funéraires,
Et les hommes craintifs, n'osant se rebeller,

Comme si quelque dieu venait de leur parler,
Obéirent. Leurs mains, des ravines prochaines,
Firent tomber des blocs pesants, des troncs de chênes
Et fermèrent la grotte assombrie en tremblant.
A minuit, par-dessus la clôture, un bras blanc
Jeta vers le vieillard une rose dernière ;
Puis le mur s'éleva, lentement, pierre à pierre,
Toucha la voûte obscure ; et, quand il fut midi,
Anthô croisa les mains sur son cœur refroidi,
Puis attendit que l'âme auguste, ouvrant son aile,
Passât de sa chair morte en son œuvre immortelle.

II

Pourtant, le soir, un pleur mouilla ses yeux éteints.
Oh ! ne rien voir des temps futurs, des jours lointains !
N'entendre aucun des cris dont la terre enchantée
Saluera dans mille ans la Montagne sculptée !

Oh ! regarder son œuvre en vingt siècles, en cent !

« Seigneur — gémit Anthô — Seigneur, Dieu tout-puissant,
Vous dont l'œil voit déjà les étoiles à naître,
Ouvrez dans l'avenir, ouvrez une fenêtre,
Et daignez dérouler, ce soir, devant mes yeux,
Les temps futurs comme un tableau mystérieux ! »

A peine eut-il parlé qu'une lueur étrange,
Une aurore lointaine avec des tons orange,
Se leva, traversant le granit de ses feux.
Anthô sentit passer un souffle en ses cheveux.
« Mon Dieu, vous êtes là ! dit-il. A ma prière,
Vous quittez un instant votre tour de lumière
Pour montrer l'avenir à l'artiste mourant ! »

Anthô joignit les mains en se transfigurant.
La grotte s'emplissait de lueurs fantastiques
Et, sous des ciels de rêve, arches, dômes, portiques,
Vingt cités s'élevaient, s'écroulaient tour à tour,
Ne laissant que poussière aux coteaux d'alentour.

Et, sur ces vains débris, la Montagne sculptée
Trônait, majestueuse et du temps respectée.

Mais, coup sur coup, Anthò vit choir deux mamelons ;
Puis la montagne entière, en comblant les vallons,
S'effondra ; puis, au loin, d'autres monts s'élevèrent ;
Puis brusquement, des flots verdâtres arrivèrent
Et la mer couvrit tout comme un suaire plat,
Sous le même soleil brillant du même éclat

Anthò frémit.

« O ma Montagne, où donc est-elle ?

Dit-il — Temps, qu'as-tu fait de mon œuvre immortelle ?

Tu l'as tuée aussi !... Malheur à moi, malheur !

Oh ! tout doit donc mourir, le mont comme la fleur,

Et le Temps implacable abat, de sa cognée,

Chaînes de pics neigeux et toiles d'araignée ?

Que fallait-il donc faire, ô Dieu, dites-le-moi ? »

Il sentit son cœur sec se déchirer d'émoi.

« Aimer! — s'écria-t-il en pâlisant d'envie ;
Être époux, être père et faire de la vie !
Rajeunir en des fils quand on est chargé d'ans ;
Mort, se perpétuer dans tous leurs descendants ;
Penser par leurs cerveaux et voir par leurs prunelles :
O mon Dieu ! les voilà, les œuvres éternelles !
Aimer ! je veux aimer ! » dit-il avec douleur.
Il pensait au bras blanc qui jeta cette fleur,
Cette dernière fleur par-dessus la barrière.

« Femme, es-tu là ? défais le mur, abats la pierre !
Nous allons nous aimer ! implorait-il. Viens ! viens ! »
Mais les cris de l'écho, seuls, répondaient aux siens.
Elle n'était plus là, l'indulgente amoureuse.

« Oh ! je vais donc mourir dans cette grotte affreuse ?
Mourir sans rien laisser de vivant ? Non ! Ouvrez !
Clamait-il en frappant à coups désespérés ;
Ouvrez, ouvrez, de grâce ! enfoncez la barrière ! »
Mais aucun être humain n'entend cette prière
Et le mur est solide : il faut bien mourir là.

Alors, à plein gosier, le vieil Anthô hurla.

« Mourons donc ! » cria-t-il. Et, fermant les paupières,
Il alla se broyer le front contre les pierres.

Il tomba sur deux corps unis, sur deux crapauds.

Et, tandis qu'il entrait dans l'éternel repos,
Anthô, l'artiste fier, le sculpteur de génie,
Se demanda, les yeux voilés par l'agonie,
S'il avait plus de droits à l'immortalité
Que ces crapauds hideux s'aimant à son côté.

FIN DES FÉERIES



TABLE

I.	La blonde Zulimé	1
II.	Histoire de Tintintin	13
III.	Les trois Fées	21
IV.	Les Pleurs de Myrtus	25
V.	Les roses du baiser	31
VI.	Le chemin du bonheur	41
VII.	Mirette	47
VIII.	Le bonheur de Pépick	53
IX.	Le baiser de Laline	59
X.	L'illusion d'Holmus	71
XI.	La promesse	77
XII.	La chanson de Bulburie	81
XIII.	La Reine voilée	89
XIV.	L'île aux Anes	101
XV.	Le miracle d'Oliran	107
XVI.	Le savant Zizozul	123
XVII.	L'oranger blanc	129
XVIII.	Le Roi rouge	133
XIX.	Le jardinier aveugle	141
XX.	Mirazzalu	145
XXI.	L'église sans clocher	153
XXII.	La musette de Luc	163
XXIII.	La rançon des baisers	173

XXIV.	Le sourire de Madeleine	181
XXV.	La viole d'amour	185
XXVI.	La jalousie d'Alain	197
XXVII.	L'œuf bleu	203
XXVIII.	Les pommiers de Bernard	209
XXIX.	La vieille Fée	217
XXX.	Le mirage	231
XXXI.	L'infidèle Ionis	237
XXXII.	La robe d'étoiles	243
XXXIII.	La Préférée	261
XXXIV.	L'aveu	267
XXXV.	La Montagne sculptée	271

